Une identité venue de « nulle part » ? Perspectives pour la recherche interculturelle.

A propos de l'ouvrage de Norbert Alter, Sans classe ni place. L'improbable histoire d'un garçon venu de nulle part, Presses Universitaires de France, 2022.

Par Philippe Pierre
Sociologue
www.philippepierre.com

« Certains arrivent à jouer leur enfance jusqu'au bout »[1]. Tel n'est pas le cas du sociologue Norbert Alter qui nous offre, dans son dernier ouvrage, le récit d'une *métamorphose*, celle de l'identité d'un garçon venu de « nulle part ».

Un homme qui n'a surtout pas envie de rester dans l'imaginaire de son enfance. Un sociologue important qui se met à nu dans une œuvre originale, une autobiographie. Avec force et dignité.

Car cette vie, tailladée, atomisée, en apesanteur, c'est la sienne. Et son étude va nous permettre d'exposer ici notre propre conception de ce qui fonde une *identité culturelle* et de ce qu'il conviendrait d'appeler *interculturalité* dans l'ordre des relations entre humains.

Ce parcours de *« transfuge »* de classe, ou plus exactement de garçon *« privé »* d'une classe sociale qui le protège, qui le rassure, c'est le sien. Parcours âpre, rugueux qui semble échapper à l'analyse sociologique - encore dominante - en termes de reproduction comme un couperet.

Un parcours qui le rapproche moins des mots d'Albert Memmi quand un de ses personnages, Alexandre, qui se regarde dans le miroir d'un café[2] dit :

[1] : Philippe Sollers, *L'éclaircie*, Gallimard, 2011.
[2] : Albert Memmi, *La statue de sel*, Gallimard, 1966, p. 247 et 248.

> *« Je me suis vu en face de moi-même ; j'eus une peur atroce. J'étais moi et je m'étais étranger (…). Je me devenais étranger tous les jours davantage ».*
>
> … que de ces mots : *« ni Juif, ni Oriental (…), je n'appartenais pas à ma famille ni à sa religion, j'étais neuf et transparent : j'étais à faire ».*

Etre *à faire*, être adulte, c'est avoir pardonné à ses parents, disait Johann Wolfgang von Goethe.

Dans le cas de l'auteur, Norbert Alter, à une mère pauvre, à un père pauvre, séparés.

Et, quand dans une famille, les rôles ne sont pas tenus, parce qu'un père est emprisonné et qu'une mère est en crise, déborde maladroitement d'affection, quand cette famille manque du soutien d'amis, on peut dire, comme le pense Norbert Alter, que l'on est *« privé »* de classe sociale. Précisément parce que nous n'appartenons à aucun cadre (socialisateur) qui structure, que nous n'éprouvons pas une commune appartenance humaine plus ample que soi. Pour nous alors, point de journal du dimanche à distribuer, de fêtes ou de colonies d'enfants qui rassemblent, de poèmes d'Aragon à chanter, de morts qui nous dépassent, de combats politiques à porter... Point de frères humains à rencontrer ou d'ennemis à faire sortir du voile de leur ignorance. Les parents de l'auteur ne font pas partie de ce monde, sans pour autant appartenir à un autre. Ils habitent un *nulle part* sociologique[3]. Et y condamnent leur enfant.

Juste un monde hostile dans lesquels la souffrance et la violence autour de soi s'alimentent et tournent en cycles. Un monde avec lequel il faut s'accommoder chaque jour, dès l'aube et y réussir la prouesse de ne pas tomber fou.

La situation d'invisibilité sociale a évidemment droit de cité dans les sciences humaines et sociales, et davantage encore, semble-t-il, depuis quelques années en littérature[4]. Mais on sait que beaucoup de sociologues obtus ont tendance à ne voir que ce qui apparait à travers le regard sociologique. C'est pourquoi le projet qui consiste à étudier une société à partir des individus qu'elle engendre et le récit de Norbert Alter sont précieux.

Il scrute un monde désintégré et offre, parce que la distance temporelle aux évènements le permet, un portrait de certains invisibles urbains. Pour eux, une vie tout entière dans le registre du *provisoire* de la misère du monde.

---

[3] : Norbert Alter, *Sans classe ni place. L'improbable histoire d'un garçon venu de nulle part*, Presses Universitaires de France, 2022, p. 19.

[4] : Nous citerons Annie Ernaux dans *La place* (1983), son *Journal du dehors* (1993) ou dans *La Vie extérieure* (2000), Pierre Bergounioux dans Miette (1996), Pierre Michon dans *Vies minuscules* (1996), Didier Eribon dans Retour à Reims (2009) ou Edouard Louis dans *En finir avec Eddy Bellegueule* (2021).

Une vie qui conduit d'abord à reconnaitre que l'incertitude est la vérité première d'une condition d'homme. Nous sommes tous, mais certains plus que les autres, *jetés* au monde pour y mourir et en ignorons la fin, dans les deux sens du terme[5].

Pour ce garçon venu d'une sorte de « nulle part », la violence est condition majeure d'existence. Il sait qu'il ne peut « rêver en paix » dans le cocon d'une salle à manger. Etre pauvre, et même miséreux, « c'est un mode de vie, pas un incident » écrit le sociologue. C'est avoir à être parmi une frange de « personnes fêlures » qui font peur[6] et qui échappent aux statistiques officielles, aux recensements et complexifient, de beaucoup, l'une des visées centrales d'une certaine sociologie de la reproduction. Une sociologie convaincue de posséder le monopole de la critique légitime sur le monde social et qui veut rendre prévisibles et explicables les « choix » que font, en réalité, des individus-automates[7].

Norbert Alter nous donne à voir nos quartiers péri-urbains des années soixante en perpétuelle dislocation, dans un livre accessible, érudit, et qui use subtilement de la figure du double. La pseudonymie et l'écriture y protègent sans cesse un sociologue qui a pris l'habitude, depuis l'enfance, de se cacher physiquement. Dans une gare, dans les rues adjacentes lors des passages des huissiers... Se *cacher*, telle est la solution. Depuis tout petit. Ne pas trop en dire. Comme de la question de la foi, dont il ne dit rien. Penser que ce que l'on dit devant les autres ne supportera pas l'outrage du temps et que l'on finira tous - de toute façon - par disparaître. Un oubli volontaire, une « disparition sociale » consciente que Simone Weil ne cessera aussi d'étudier.

Claude Lévi-Strauss nous avait prévenu que l'on n'était jamais aussi conscient de sa culture qu'à l'étranger. Pierre (alias Norbert Alter), dans ce livre fort, délicat et poignant, est partout à l'étranger. Parce qu'il ne sait pas où aller pour se reposer ou simplement de quoi manger. En souffre-t-il ? Fortement. Désespérément.
Mais il en a toujours été ainsi pour lui. Alors pourquoi se plaindre ? Il a vécu cinq, dix, vingt déménagements depuis qu'il est né. Il s'agit pour lui de trouver une place… pour étudier. Une voie de salut qu'il apprendra à découvrir.

Une lueur d'espoir est là. Devenir enseignant. Et le récit, en cela, est optimiste et humaniste. Car l'invisibilité du miséreux traduit généralement l'échec d'une trajectoire sociale. On sait ici, à l'avance, que l'auteur a connu une forme de réussite sociale en devenant auteur, universitaire réputé et sociologue qui compte.

La leçon principale - et belle - que nous tirons de cet ouvrage est d'abord celle de la liberté de l'acteur social, et plus encore, de la possibilité à s'ériger en *sujet* : « on peut s'emparer de son histoire mais on n'échappe jamais à ce que l'on est » lit-on en quatrième de couverture. Nous partageons en tous points ce simple constat d'émancipation et cette manière dont nous

[5] : Martin Heidegger, *Sein und Zeit,* Max Niemeyer, 1927.
[6] : François Jullien pointe « cet évitement de l'Autre » qui « s'exécute continuellement, comme aussi tactiquement, ne serait-ce qu'en projetant sur lui au plus tôt un jugement, voire en l'anticipant : on s'en fait d'emblée un paravent mettant à l'abri de la fêlure de l'expérience qu'il ne peut manquer sinon de susciter » (François Jullien, *L'incommensurable*, Editions de l'Observatoire, 2022, pp. 55-56).
[7] : Cyril Lemieux, « De la théorie de l'habitus à la sociologie des épreuves : relire L'expérience concentrationnaire », dans Liora Israël (Liora), Voldman (Danièle), dir., *Michaël Pollak. De l'identité blessée à une sociologie des possibles*, Editions Complexe, 2008, p. 179-205.

sommes influencés sans être tout entier *fabriqués* par des facteurs culturels et sociaux.

L'acteur social est contraint, limité de nombreuses manières, mais *agit* quand même parce que nous avons la faculté de changer progressivement de comportements sociaux (d'automatismes) en fonction des expériences de la vie. Nous pouvons devenir altruiste lorsque notre environnement devient soudain altruiste, « apprenant » et soudain nous conduit à cultiver une éducation de l'audace[8].

Il est des liens qui libèrent, surtout pour ceux qui ont peu. Ce qu'un sociologue en Californie a raison d'appeler « la force du lien faible »[9] et que Norbert Alter nommera ses « fées » dans un principe de « réciprocité élargie ».

Mais dans les plis de leurs existences, certaines personnes nécessiteuses connaissent surtout des bifurcations qui *font* être.

Si ces bifurcations prouvent que la construction du *sens* excède la préfiguration culturelle, ce livre sensible montre bien que la sociologie doit aussi être une science « de l'action », une science qui cherche à mieux comprendre comment l'inattendu s'arrache à la répétition, une science qui tient autant du verbe que du substantif, de l'évènement que de l'état des choses, de l'identité[10] que des cultures. Et l'auteur le souligne, « l'idée est pourtant simple : si la différence ne tue pas, elle permet d'envisager plus librement le monde »[11]. Enfant battu, conjoint trompé, migrant, exilé, patron « atypique » qui n'a pas la bonne couleur de peau, le bon accent, le bon physique… On se découvre soi-même par le fait d'être *étranger* par rapport à la situation que l'on devrait normalement occuper et qui, d'abord, nous fait honte, défigure, balafre, atrophie...

On sait que Pierre Bourdieu a développé tardivement, dans son itinéraire, la notion d'habitus *clivé* pour exprimer la fracturation du moi de transfuges de classes[12]. Laissant clairement entendre que l'habitus n'est pas un destin : « il est durable mais non immuable »[13]. Norbert Alter en donne ici une épaisseur autre, plus « exilé » que « transfuge », toujours avec cette exigence véritative qui est celle de la fidélité empirique au réel et à l'histoire[14].

« Les sociologues sont réputés pour écrire mal. Ils ont tendance à jargonner (comme d'autres) pour « faire science » » disait également Pierre Bourdieu. L'ouvrage de Norbert Alter, et plus largement, tous ses écrits prouvent le contraire avec ce souci littéraire constant d'une belle « tonalité » qui chemine entre explication et émotion. Tout particulièrement, dans cet ouvrage qui est fidèle au projet de Georg Simmel qui, dans *La Philosophie du comédien* (1908),

---

[8] : Pablo Servigné et Gauthier Chapelle, *L'entraide*, Liber, 2017.

[9] : Michel Ferrary et Mark Granovetter, "The role of venture capital firms in Silicon Valley's complex innovation network", *Economy and society*, 2009.

[10] : Norbert Alter a préfacé la seconde édition du très beau livre de Renaud Sainsaulieu, *L'identité au travail*, PFNSP, initialement publié en 1977.

[11] : Norbert Alter, *Sans classe ni place. L'improbable histoire d'un garçon venu de nulle part*, Presses Universitaires de France, 2022, p. 289.

[12] : Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'agir, 2001, p. 214.

[13] : Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Le Seuil, 1992.

[14] : Pierre, le héros du récit, n'est « aucunement responsable des fautes de ses parents, il se trouve associé à leur mauvaise réputation (« fils de voleur », « fils de cinglée »), donc souvent exclu du monde des familles normales et facilement inquiété lorsqu'on cherche un voleur de fromage » (Norbert Alter, *Sans classe ni place*, Presses Universitaires de France, 2022, p.178).

se demandait « comment une personnalité déterminée, singulière, peut-elle tout à coup en devenir une autre, toute différente, ou beaucoup d'autres ».

Nous sommes sensibles à cette idée que l'identité culturelle n'émerge que quand l'individu est en demeure de devoir répondre à un conflit d'interprétation rendu précisément possible parce que « chaque acte reprend le passé et le rencontre à nouveau » [15]. En ce sens, François Laplantine a raison d'envisager la culture comme la transformation de ce qui naît du *désaccord* avec l'identité[16]. Norbert Alter rend ici visibles ces déphasages et y applique comme les techniques de réparation en or de céramiques brisées (kintsukuroi (金繕い). La casse, la brisure ne signifient pas fin ou mise au rebut mais renouveau, cycle qui s'ouvre… Identité *agrandie* et enrichie, aux cicatrices apparentes pourtant.

Nous trouvons, dans ces mots de Ralph Linton, une part certaine du projet sociologique de Norbert Alter : « Il ne peut y avoir de modification durable dans la culture sans que les membres de la société acceptent les idées nouvelles. La question qui se pose alors est de découvrir ce qui fait d'un homme un inventeur plutôt qu'un véhicule inactif de sa culture, et pourquoi les membres d'une société donnée sont prêts à accepter une innovation ou à la rejeter »[17].

Cet ouvrage à une visée théorique annoncée : éclairer « l'origine subjective des hypothèses » que Norbert Alter « a pu mobiliser depuis ses tout premiers travaux de recherche »[18]. Car l'auteur le dit : « ma seule passion intellectuelle : la compréhension de la trajectoire des rebelles responsables, de ceux qui transgressent avec succès les coutumes et les lois pour inventer et s'inventer un monde meilleur, plus libre, plus pacifique et moins impersonnel »[19].

Alfred Schütz parle de « tombeaux et souvenirs » qui sont « choses que l'on ne peut transférer ni acquérir »[20]. Un peu tout de même si l'on ouvre son cœur. Et c'est ce que fait Norbert Alter avec ce récit qui éclaire un parcours de quelqu'un qui ne *joue* pas de ses ancrages identitaires (ou alors autrement que le jeu des règles sociales habituelles). Cela nous surprend. Nous y reviendrons si le lecteur le veut bien, un peu plus tard, dans notre discussion critique.

Le livre de Norbert Alter nous a conduit à appliquer nos grilles habituelles d'analyse sur l'identité professionnelle (le plus souvent, en ce qui nous concerne, à partir de populations de managers et de dirigeants dotés de ressources et de toutes les sortes de capitaux), à une situation ici d'invisibilité sociale, à une réalité en dedans, cachée, honteuse… qui se laisse difficilement décrire et interpréter.

---

[15] : Gilbert Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Millon, 2013, p. 324.

[16] : Parler d'identité revient à nommer ce qui est par ce qui était, renforçant certainement la difficulté qu'il y a à saisir ce qui se transforme. « La pensée identitaire est une pensée de l'invariabilité qui procède à la négation du temps, lequel n'a ni centre, ni point fixe, ni identité, mais n'existe que dans la multiplicité des variations d'un moment à un autre » (François Laplantine, *Je, nous et les autres*, Le Pommier, 2010). Philippe Zarifian (http://philippe.zarifian.pagesperso-orange.fr/page2.htm) a raison d'écrire « qu'une sociologie de la régulation et de l'identité est toujours, d'une manière ou d'une autre, une sociologie de la recherche d'ordre et de cohérence, et donc aussi une sociologie de la société en tant que totalité visant idéalement à être ordonnée ».

[17] : Ralph Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*, Dunod, 1977, p. 39.

[18] : Norbert Alter, *Sans classe ni place*, Presses Universitaires de France, 2022, p. 7.

[19] : Norbert Alter, *Sans classe ni place*, Presses Universitaires de France, 2022, p. 11.

[20] : Alfred Schütz, *L'étranger : un essai de psychologie sociale ; suivi de L'homme qui rentre au pays*, Allia, 2003, p. 20.

Cela a été, pour nous, une lecture très utile en ce qu'elle nous a permis d'éclairer d'une lumière originale deux thèmes clés de nos propres recherches en contexte multiculturel : la juste définition de la notion d'identité – particulièrement culturelle - ainsi que la place à accorder à la notion de « stratégies identitaires »[21] dans la compréhension de la vie sociale quand une personne *change* de classe sociale ou en est *privée*, comme c'est le cas ici pour Pierre.

Peut-on dire qu'un individu qui « bricole » ses appartenances identitaires parvient à se déphaser par rapport à lui-même et à faire apparaître de nouvelles dimensions de son *être*[22] ?

Sur ces points, le beau mystère du livre de Norbert Alter réside en ce que les outils conceptuels habituels d'analyse ont finalement assez de mal à opérer pour expliquer le parcours décrit de ce garçon qui vient de « nulle part ». Énigme. Réjouissons-nous !

1, 12 aspects de l'identité de Pierre, ce garçon venu de « nulle part »[23].

- **Une identité comme une terre inconnue[24]…**

« Les sociétés modernes sont des univers très différenciés, et on n'est jamais là où on aimerait être » soulignait Pierre Bourdieu[25].

« Devenir autre, c'est l'un des plus beaux rêves que l'homme ait porté en lui », disait également Julien Green dans *Si j'étais vous...* Pour Pierre (alias Norbert Alter dans le récit), c'est une nécessité. Les occasions de rêver sont rares pour ce jeune homme qui vient *d'ailleurs* et qui vient *d'en bas*. De *très bas*. Les visites au domicile n'ont pas une fonction amicale, encore moins de secours mais sont sanction, contrôle et répression des huissiers, adjudicateurs, loueurs ou policiers…

Une des originalités de l'ouvrage, c'est qu'il nous a conduit, en la matière, à nous défaire de certains nos préjugés. On présumait, en effet, que le livre allait nous emporter dans un parcours de « transclasse », comme fleur au milieu de la paille, avec cette « improbable

---

[21] : Très simplement, l'individu développe des stratégies identitaires lorsqu'il a le sentiment qu'autrui lui assigne une identité dévalorisante. Ces stratégies identitaires peuvent être définies comme des « *procédures mises en œuvre (de façon consciente ou inconsciente) par un acteur (individuel ou collectif) pour atteindre une, ou des, finalités (définies explicitement ou se situant au niveau de l'inconscient), procédures élaborées en fonction de la situation d'interaction, c'est-à-dire en fonction des différentes déterminations (socio-historiques, culturelles, psychologiques) de cette situation* » (Carmel Camilleri, (1990). « Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie », dans Carmel Camilleri, Joseph Kastersztein, Edmond-Marc Lipiansky, Hanna Malewska- Peyre, Isabelle Taboada-Leonetti, Ana Vasquez- Bronfman, *Stratégies identitaires*, PUF, 1990).

[22] : Georges Herbert Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Presses universitaires de France, (1934) 2006 ; Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Armand Colin, (1966) 2018.

[23] : Helena Karjalainen (*Le management des équipes multiculturelles*, Presses Académiques Francophones, 2013) rappelle utilement que trois composantes au moins coexistent et interagissent chez un même individu et produisent ce que l'on nomme communément l'identité : « la conception actuelle de l'identité s'appuie sur trois types distincts, bien que la frontière qui les délimite soit floue : 1) identité personnelle (conscience de soi/représentation de soi) ; 2) identité sociale (sexe, âge, profession, rôles sociaux, etc.) et 3) identité culturelle (renvoyant notamment aux valeurs que l'individu partage avec sa communauté) ». On lira aussi, sur ce point, Geneviève Vinsonneau, *L'identité culturelle*, A. Colin, 2003.

[24] : Héritier des forêts de bavière et des bords de scènes…

[25] : Pierre Bourdieu et allii, *La misère du monde*, Gallimard, 2013.

histoire » dans le titre. On s'attendait à ce qu'il nous fasse assister à une sorte d'accouchement, une « sortie » de soi, avec le passage - bien précis et bien marqué dans le temps - d'un devenir autre à l'occasion des appels immersifs de l'éducation que l'on acquiert, du métier que l'on possède, de celui de l'amour que l'on donne plus qu'on ne le reçoit...

On se préparait au fait que le livre allait faire la part belle à ce que Alain Vulbeau appelle « alternation » : « la personne qui vit une alternation a le sentiment qu'il s'agit d'une seconde naissance. Non seulement la vie d'avant n'a plus cours, mais elle est désormais niée et oubliée. L'altérité issue de l'alternation est une identité radicalement neuve, qui s'édifie sur l'enfouissement de l'identité précédente[26]». En réalité, on ne trouve pas de point de *basculement* dans l'ouvrage de Norbert Alter. D'une page clé de son existence que l'auteur a su tourner. Il s'agit d'une longue métamorphose et d'un parcours en *lignes de fuite*. D'une *improbable* histoire que l'auteur se refuse à fondre en grand récit, en explication de surplomb. Le témoignage sur Pierre n'est pas celui d'une (deuxième) *entrée* dans le monde. Ce qui serait le passage du « sans » (logis, famille) d'un monde ambiant, « propre » et qui l'isole vers un monde public de l'élargissement vers un « nous » qui le fait, en quelque sorte « venir à la lumière »[27]. Pierre, ne *transitant* pas, est, pour nous, mystérieux.

Etre « privé » de classe sociale revient à dire que l'identité de Pierre n'est pas faite de cercles concentriques autour de son individualité et qui lui offrent une certaine sécurité. Qui lui confère le droit d'avoir des droits. Un patrimoine, on le sait, pour ceux qui n'en n'ont pas.

Pierre (alias Norbert Alter) n'a pas de « savoirs d'avance », ni de droits particuliers « à faire prévaloir ». « Exclu à la fois par les dominants et par les dominés », Pierre *habite* la fortune des territoires du *clandestin* : « trop pauvre et trop inculte pour vivre dans le monde des bourgeois ou des classes moyennes, trop scandaleuse et brouillonne pour pénétrer celui des ouvriers ou des employés »[28]. Quand il s'éloigne de l'école, Pierre vit dans une société sans *garant*.

Norbert Alter connait très bien les mots de Alfred Schütz : « pour l'étranger, le modèle culturel du nouveau groupe n'est pas un refuge, mais un pays aventureux, non quelque chose d'entendu, mais un sujet d'investigation à questionner »[29].

Pierre ne rejoint pas un *nouveau* groupe, en rien, il partage la condition *anomique* d'une constellation d'individus isolés, de « fracassés de la vie » comme ces déménageurs qui sont, comme lui, en marge de la société[30]. Il s'insère tant bien que mal entre les gouttes.

---

[26] Alain Vulbeau, « Alternation, altération et métissage, les jeux de l'altérité et de l'identité », *Le Télémaque*, vol. 1, n° 29, 2006.

[27] : Martin Heidegger, *Sein und Zeit,* Max Niemeyer, 1927.

[28] : Norbert Alter, *Sans classe ni place*, Presses Universitaires de France, 2022, p. 37.

[29] : Alfred Schütz, *L'étranger : un essai de psychologie sociale ; suivi de L'homme qui rentre au pays*, Allia, 2003, p. 3.

[30] : Un transfuge de classe évoque l'image du naufragé. Un garçon qui vient de « nulle part », comme l'est Pierre, nous semble davantage évoquer un érémitisme (sans vocation religieuse) qui valorise la perpétuelle distance aux autres. Parler de « nulle part » sociologique est compréhensible mais ne doit pas nous faire oublier qu'une tradition sociologique anglaise, une science de la réforme sociale, a cherché à explorer les conditions de cette partie cachée de la population, surtout des bas-fonds, propre aux conditions de l'indigence. On retrouvera là Charles Booth, Benjamin Seebohm Rowntree ou Herbert Spencer, et aussi, d'une certaine façon, la plume des enquêteurs sociaux victoriens, des journalistes ou même de philanthropes. « Vieillards, « chômeurs », ouvriers relégués dans des tâches indignes et sous payées, malades, tire goussets à la Fagin, travailleurs refusant la discipline manufacturière, vagabonds professionnels, artisans prolétarisés : autant de positions et de labels instables » écrit Jacques Rodriguez, « que les observateurs sociaux vont recenser et étudier afin de discerner les

Est-ce la raison pour laquelle la *mue* identitaire semble s'opérer selon d'autres rythmes et modalités que la brutale *conversion*, la *révélation* ou le *déchirement* violent ? Certainement. Elle tiendrait plutôt d'une morne performance à renouveler *à échéances quotidiennes* pour Pierre. Elle tiendrait d'une série d'épreuves « d'humanité »[31] pour continuer à être identifié par les autres. Elle tiendrait d'une sédimentation, sans date de début.

Nous défendons depuis longtemps, dans nos recherches, une théorie *syncrétique* de l'identité culturelle que nous retrouvons ici[32]. Nous faisons nôtres les arguments de Pierre Bourdieu sur la complémentarité de l'habitus[33] et du calcul, en particulier dans les *Méditations Pascaliennes*, et cela signifie que l'incorporé est donné pour une appropriation tout au long de la vie, ou encore qu'il n'y a pas de pré-ajustement mécanique entre l'habitus et le champ. Ce que confirme, à nos yeux, le récit qui est fait de la vie de Pierre.

- **Une identité comme manteau d'arlequin ?**

Au fil de l'ouvrage, celle des pas de Pierre, un gavroche tombé du nid, nous voyons se révéler en lui un « quant à soi » personnel, une autonomie subjective se représentant pour soi-même, comme irréductible aux rencontres faites et même aux rôles sociaux empruntés ou incarnés. Toujours cette sédimentation qui se fait lentement[34]. Comme se fait parfois le retour de confiance entre un animal traqué et un humain. On peut s'approcher à nouveau.

Pierre pourrait certainement dire comme B. E. Galland : « Je n'ai rien abandonné de ma socialisation, rien perdu de mes acquis culturels d'origine ; j'ai simplement rajouté d'autres registres, bien sûr fragmentaires, mais opérants et soutenus par le sens et non simplement mimés ou singés mécaniquement »[35].

---

processus de paupérisation » (Jacques Rodriguez, *Le pauvre et le sociologue. La construction de la tradition sociologique anglaise 19è-20è siècles*, Septentrion).

[31] : Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Gallimard, 1991.

[32] : Philippe Pierre, *La socialisation des cadres internationaux dans l'entreprise mondialisée. L'exemple d'un groupe pétrolier français*, IEP de Paris, 2000.

[33] : Pierre Bourdieu définit l'habitus dans *Le sens pratique* (Editions de Minuit, 1980, p. 80) comme « l'ensemble des conditionnements produits par l'habitus: «systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre (…) ». L'habitus peut être définie comme un générateur de stratégies issues de l'intériorisation des structures externes, réagissant aux sollicitations du champ, permettant ainsi aux agents d'affronter des situations diverses (Pierre Bourdieu, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Le Seuil, 1992, p. 104). Il doit s'entendre moins comme une structure qui impose des pratiques qu'un système de dispositions, de potentialités qui se révèlent dans l'action et amène ainsi, à notre sens, à raisonner en termes de probabilités, de bifurcations entre plus de deux natures, deux nécessités. Parmi tous les possibles, l'habitus en sélectionne certains et oriente une action individuelle libre dans certaines limites. Il invite à ne pas réduire des situations de travail ou des trajectoires de vie à la simple sérialisation. « Une trajectoire sociale est donc une équation qu'on ne peut que reconstruire » (Damien Lagauzère, *Sociologie et théorie du chaos*, L'Harmattan, 2007, p. 52). « L'acquisition des dispositions (l'apprentissage de compétences pratiques) qui composent l'habitus se fait inconsciemment, par des jeux, des exercices, des moyens mnémotechniques, ainsi que par imitation, bien mieux que par l'explicitation de règles. En apprenant le monde des objets, en apprenant à nous déplacer dans le monde des objets, nous acquérons les structures sous-jacentes qui l'ont façonné. Les agents sociaux sont certes porteurs d'un habitus incorporé, mais ce dernier résulte d'une histoire sociale et personnelle, dans laquelle l'individu joue un rôle actif. En sorte que, les dispositions acquises permettent « une invention permanente, indispensable pour s'adapter à des situations indéfiniment variées, jamais parfaitement identiques » (François Héran, « La seconde nature de l'habitus. Tradition philosophique et sens commun dans le langage sociologique », *Revue française de sociologie*, 1987, p. 79).

[34] : Claude Dubar, *La socialisation, construction des identités sociales et professionnelles*, Armand Colin, 1991.

[35] : B. E. Galland, « Quiproquos d'entre-mondes. Mon itinéraire à travers les cultures », Patchareerat Yanaprasart, *Paroles d'acteurs de la mobilité. De la mobilité géographique à la mobilité intellectuelle*, L'Harmattan, 2009, p. 49.

Tout le sens de cet ouvrage est de souligner que l'individu ne se subsume pas à une unique catégorie mais vit de l'expérience subjective de ses multiples appartenances et qui le conduisent à toujours se sentir autre chose en plus que ce que les autres lui disent qu'il est, jamais exactement ce à quoi l'on s'attend et toujours *ébauche* de lui-même[36].

Michel Serres a écrit que « vous ne cessez de coudre et tisser votre propre manteau d'arlequin, aussi nué ou bariolé, mais plus libre et souple que la carte de vos gènes »[37].

Faute de regards bienveillants et protecteurs sur le long terme, Pierre (alias Norbert Alter) ne veut pas qu'un rôle social, quel qu'il soit, se referme sur lui. Il ne veut pas jouer. Il s'agira pour lui d'admettre et pour le reste de sa vie, la condition d'une polarité inversée. Qu'est-ce à dire ? Il fera face. Quoi qu'il puisse arriver. Et il composera avec cet élément socialement discréditant qu'est sa condition et le poids dégradant de cette différence[38].

« Je ne craquerai pas face à la méchanceté du patron de café » exprime Pierre. On comprend alors qu'il est presque toujours possible de disparaître quand on vit des situations insoutenables. Qu'une des logiques de la trajectoire de Pierre est de n'être jamais entièrement déterminé par une situation puisque toujours capable, en en sortant, de « l'anéantir »[39].
« Etre soi », pour Pierre, c'est d'abord se voir tellement différent des autres que sa quête, c'est d'abord la volonté farouche de ne pas être un autre ou une autre. Cette quête du « non-autre », mais nous ne sommes pas certains du terme, il ne l'a pas adopté mais il choisit de l'endosser car elle semble nécessaire pour une (re)construction. Sa liberté intérieure lui coute mais Pierre ne veut pas faire carrière de victime, de cabossé, de naufragé. Ces mots et ces registres sont d'ailleurs très peu utilisés dans l'ouvrage. Si je ne suis rien, si les autres ne me voit même pas comme un objet utile que l'on déplace mais comme quelqu'un qui a vocation à être déplacé parce qu'il inquiète dans le quartier et fait peur aux bourgeois, alors j'endosserai le fait, dirait Jean-Paul Sartre, que l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait[40]. Pierre semble dire : je suis un être qui a « à être » » et cherche à contester la règle de portée générale qui veut que « la vulnérabilité des précaires commence dans la fragilisation sociale et s'achève en désaveu de soi »[41].

Pour Pierre, il s'agira de ne jamais être ce que les dominants exigent, de leur ressembler, de *s'assimiler* mais d'occuper les marges et choisir le chemin de *l'intégration* par ses voies

---

[36] : Georges Truc, « Simmel, sociologue du cosmopolitisme », *Tumultes*, 24, 2005, p. 55.
[37] : Michel Serres, *L'incandescent,* Editions le Pommier, 2003, p. 153. Le cerveau produit une vision du monde et la vision du monde modifie - en retour - le cerveau.

[38] : On connait ces stratégies qui consistent chez les personnes errantes, vagabondes, assistées… à comparer l'image de ce qu'elles sont à celle de ce qu'elles ont déjà été avant de *sombrer*. Ce faisant, elles se dédoublent. Elles imputent à leur identité personnelle, qu'elles peignent sévèrement, la charge négative que comportent les conditions de vie actuelles. Et restaurent temporairement un contexte d'explication à une situation qui cesse de les dévaloriser.

[39] : Le monde proprement humain de Pierre, perpétuellement en fuite, peut se lire comme un arrachement à ce qui est, « *une façon de ne pas être sa propre coïncidence* » (Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant,* Éditions Gallimard, 1943 (1976), p.115 cité par Danilo Martuccelli, « Une sociologie de l'existence est-elle possible ? », *SociologieS*, Théories et recherches, mis en ligne le 18 octobre 2011).
[40] : Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Nagel, 1946.
[41] : Aliocha Wald Lasowski, « Ritournelles de la vie ordinaire ou comment penser la précarité de la vie », *Chimères* 2007/3 (n° 65), p. 165.

périphériques, buissonniers. Celle de la tricherie aussi. Pierre respecte certaines règles mais pas les règles (conventionnelles) du jeu. Il « vend des tickets de tombola là où les autres ne vont pas »[42]. Il vole et porte parfois ce que l'auteur nomme « une haine froide et réfléchie ». Voler « représente une jouissance : celle d'assouvir sa rancune, et de s'enrichir aux dépens d'un salaud ». En l'occurrence, un patron de café. L'identité de Pierre est bien, par sédimentation, une somme de « différences » qui finissent par faire *écart* culturel car Pierre respecte, et c'est ce qui le sauvera, la réussite à l'école. Et, là, il n'y triche pas, sauf dans le jeu de billes à la récréation. La différence aurait pu le transformer en impérissable victime conduisant à une légitimation d'un désir de haïr. A penser que les circonstances ont été contre lui. Et qu'il valait mieux.

De cette figure de martyre, Pierre ne veut pas et semble tout autant se méfier, pour la vie, des logiques de rôles difficiles à tenir quand les autres vous disent étranges et qu'ils vous demandent d'où vous venez, de quel quartier ou de quel pays, d'expliquer un parcours, de comparer deux régions, de changer d'accent, de porter éventuellement des masques... En clair, de faire ostensiblement *variations* pour rassurer. Pierre ne va pas sur ces chemins. Pas pour lui[43].

Pierre, en permanence, veut réduire le risque de « surjouer » socialement, ne cherche en rien à « se fuir dans d'autres personnages », selon la belle expression de Romain Gary. Sauf peut-être en salle de classe. Alors là, sera sa scène.
Pierre, à ce moment de son histoire, veut juste être « présentable » comme une chemise blanche qui n'est pas salie. Parce qu'en réalité, Pierre rapièce, en permanence, son manteau d'arlequin. Il en a honte. Il ajoute des couches à ces pièces d'étoffe. Avec ce manteau, il choisit de disparaître, non d'apparaitre, de se cacher comme on le fait dans un abri ou comme le vit le mollusque dans une coquille. Il veut se « blottir dans un giron », comme avec cette famille italienne qui l'adopte pour un temps.
Les « au nom de quoi agir » de Pierre, ce pourraient être le sens de la justice, la volonté, l'amour, le mouvement, la fugace camaraderie, et cela l'est, mais c'est d'abord et surtout la survie, se dissimuler parce qu'il a honte de son indignité. Comme son propre père qui se « planque » et « qui est resté ailleurs », après une vie honorable dans la résistance, selon les mots de l'auteur[44]. Et ce qui nous conduit nous à vivre sur « une planète personnelle », clandestine, bien loin des autres.

Accéder à une vie décente, voilà le but. Pouvoir faire la vaisselle en famille dans une cuisine simple et propre, pas forcément à soi. Ne plus être obligé de se voir avec les yeux des autres, de ceux qui vous disent comment faire et quoi faire. Les dominants. Les mieux nés. Pierre

[42] : Norbert Alter, *Sans classe ni place*, Presses Universitaires de France, 2022, p. 292.
[43] : Le récit entre en correspondance avec les travaux sur « l'appartenance déliée » de Bernard Eme sur de jeunes précaires qui « ne cessent de passer des épreuves qui, comme tout concours ou examen, appellent des règles de passage connues de tous et des critères transparents de jugement final. Mais souvent l'épreuve se révèle une pseudo-épreuve : nulle règle de fonctionnement, nul critère d'appréciation ne sont véritablement donnés tant au début de l'épreuve qu'à son achèvement. On peut demander des justifications, les réponses institutionnelles sont évasives ou fuyantes » (…) Cette crise des modes de reconnaissance n'est pas sans produire des réactions épidermiques de retrait, de révolte, de grèves spontanées sur le tas, de désimplication, comme si la subjectivité à fleur de peau de ces jeunes ne pouvait supporter ces injustices. Loin du registre stratégique, ils n'organisent pas vraiment d'actions collectives contre les causes de l'injustice, ils y réagissent dans une spontanéité de subjectivités blessées » (Bernard Eme, « L'existence bafouée des jeunes précaires. *Revue Projet* 2005/6, n° 289, p. 65).
[44] : Norbert Alter, invité de Laure Adler, France Inter, *L'Heure bleue*, 11 mai 2022.

(alias Norbert Alter) lutte pour ne pas intérioriser à son être la troisième personne du dominant et devoir dédoubler son identité. Il veut *persister* – simplement - dans une distance aux autres que seuls l'entretien de la mobilité et l'absence de passivité permettent. Il se voit se transformer mais veut pouvoir dire que ce « pouvoir-être » est le sien. Pierre veut d'abord se rendre *cohérent* à lui-même. Si la violence l'a projeté dans le monde, il fera pivoter ce destin. L'axe est connu, c'est le sien, la honte et la misère. Le sont moins les possibilités éprouvées d'un humain à « inverser » son destin. Celles d'une appropriation possible de l'homme et de son monde où ce que je suis, comme existant, est cela même qui appellera plus tard compréhension et élucidation.

Très souvent, une pensée de la mobilité (physique, sociale, professionnelle…) est comprise comme un monde d'inquiétudes à venir.
Pour l'immense majorité d'entre nous, l'existence consiste, en effet, à observer comment s'effectue le passage du *familier* à *l'étranger.* Pour Pierre, c'est l'inverse.

- **Une identité constituée par l'errance…**

Pierre donne le sentiment qu'une partie de son esprit veut *voyager* tout le temps. Beaucoup par la distance physique aux autres et, aussi, par le récit fictif raconté à quelques autres.

Cette improbable histoire de ce garçon venu de « nulle part » est celle du mouvement perpétuel où *faire* culture revient d'abord à marcher, fuir, rouler vite, « rentrer » dans le paysage et faire corps en moto avec la nature, éprouver des élans... L'errance et la précarité sont la véritable *continuité* des choses. Pierre ne les éprouve plus dans une relation d'extériorité, tant elles sont en lui. Elles le constituent. Pierre semble, en plus, armé, tout au long du récit, d'une bonne *nature* et d'un corps bien solide qui lui permettent d'éviter la fatigue et la mélancolie monocorde de la répétition.

Jacques Brel, autre « être-projectile », disait : « un homme, c'est fait pour ne pas être immobile. Tout le malheur vient des obstacles qui font que l'on s'arrête. On use les choses à être immobile et ne plus avoir la force de se mettre au pied du mur. À vivre debout et en mouvement[45]. »

« La culture, c'est le contexte dans lequel les choses se passent » écrivent sobrement Charles Hampden-Turner et Fons Trompenaars [46]. Certes. L'ouvrage illustre que nous *faisons* culture surtout en interagissant en contexte. Nous ne changeons pas en exprimant des idées sur nous-mêmes, en conversant avec nous-mêmes mais en *interagissant*. Chacun fait alors *interprétation*, fait *sens*, c'est à dire qu'il insère une interprétation de la règle dans l'acte de suivre une règle[47]. Et cet effort est à relier à une volonté de contrôle mutuel des individus dans les interactions et qui diffère d'un contrôle social opéré par des institutions. Les deux ordres coexistent dans une relation sociale mais Pierre se méfiera toujours de ceux – partis politiques,

[45] : *Radioscopie*, « Jacques Chancel reçoit Jacques Brel », Radio France, 1973.
[46] : Charles Hampden-Turner et Fons Trompenaars, *L'entreprise multiculturelle*, 3ème édition augmentée. Maxima, 2008, p. 30.
[47] : Jean-Daniel Reynaud, *Les règles du jeu. L'action collective et la régulation sociale,* Armand Colin, 1989.

syndicats, ordres institués - qui veulent dicter les destins individuels au nom du *bien* et des institutions.

Le livre de Norbert Alter, véritable exploration sociologique d'un sombre nomadisme urbain, accorde une attention particulière à la manière dont la culture s'exprime *dans* l'action, c'est à dire à la manière dont les personnes sont prises dans un *flux expérientiel,* des forces sociales qui les dépasse, échappent à leur contrôle et face auxquels elles tentent d'extraire des éléments de sens culturels et à les réordonner dans un cadre plus large (parce que c'était mon rôle, c'est mon intérêt, aucun de nous ne l'aurait fait seul ; parce qu'au final, c'est notre intérêt…). D'une prise de distance critique aux rôles, naît l'interrogation identitaire du sujet qui n'est donc pas une essence, une généralité logique. L'identité se déploie comme *fait d'être*.

Cette sociologie des « personnes rendues plurielles par le mouvement » est utile en tant qu'elle nous conduit à résister à l'erreur qu'il y aurait un moi « solide »[48] derrière les masques et les jeux, les prises de rôles ou les fuites, un moi plus « réel » et plus « authentique ». C'est précisément le voyage en moto, la fuite forcée, l'école que l'on sèche… qui font être et amène à vouloir comprendre l'être. Pierre (comme Bourdieu), le héros du récit, aurait pu aussi certainement se nommer Gilles (comme Deleuze)…

- **Une identité comme trace[49]…**

Une personne n'agit ni dans un seul monde social, ni, au fil de ses déplacements, au sein de plusieurs mondes sociaux « irréductibles » les uns aux autres... Une personne crée pour elle des interconnexions entre différents mondes sans en maîtriser consciemment et pleinement le sens. Et la notion de *stratégie identitaire*, sur laquelle nous reviendrons plus tard, nous intéresse en ce qu'elle permet de pénétrer les conditions sociales de la possibilité d'endosser une identité de circonstance quand des éléments de signification s'intègrent en systèmes récurrents qui répondent, dans un autre ordre de la réalité, à des lois générales mais cachées (pratiquer une autre religion, participer d'une société secrète, être le fils caché de… et ne porter son nom…). Or, pour Pierre, nous avons tendance à estimer que ses mondes cachés n'ont pas de valeur pour opérer ailleurs que dans le sien. Sa miséreuse monnaie (sociale) n'a pas de valeur dans l'échange. Selon la poignante expression de Patrick Boulte : « son réel n'a pas de légitimité »[50].

Dans *Stigmate, Erving* Goffman s'intéresse aussi non pas à l'incapacité pour certains acteurs de maintenir un rôle mais à des situations où l'acteur se voit tout simplement dans l'impossibilité d'endosser un rôle. « L'individu « possède un stigmate, une différence fâcheuse d'avec ce à quoi nous nous attendions » et qui va le détourner de nous. La société refuse de le voir[51].

Cela nous conduit à envisager la notion d'identité culturelle comme une « trace » de ce qui est arrivé à un individu dans la forme d'un *événement*. Ce n'est pas un acte de jugement d'une

[48] : Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Les Editions de Minuit, 1991, p. 289.
[49] : Et qui renvoie au cruel héritage de tous ceux qui ont souffert au fer rouge.
[50] : Patrick Boulte, *Individus en friche. Essai sur la réparation de l'exclusion par la restauration du sujet*, Desclée de Brouwer, 1995, p. 49.
[51] : Erving Goffman, *Stigmate. Les usages sociaux du handicap*, Les Editions de Minuit, 1975, p. 15.

personne, ni même une représentation culturelle, mais c'est un processus qui se déploie à partir de marques, de brûlures, laissées chez un individu à la suite des relations subies. Dans le cas de Pierre, la trace, c'est prioritairement le stigmate, « comme ce qui reste comme une mémoire de la blessure »[52]. « On comprend seulement rétrospectivement ce que l'on a pu être. On passe sa vie à faire des bricolages identitaires » souligne l'auteur[53].

Ceci éclaire pour nous une question que nous nommons, avec d'autres, *interculturelle* et qui revient à se demander comment un individu est capable ou pas d'entrer dans l'ordre d'une série d'événements et de les comprendre quand les référentiels de sens de ses interlocuteurs divergent. L'identité culturelle doit s'y envisager comme quelque chose *dans* ce qui arrive… Et l'horizon interculturel consiste à se demander (aussi) comment le sujet se constitue ou pas à partir de *réminiscences* laissées en lui par l'expérience de l'altérité[54]. Cela revient à s'interroger (aussi) sur ce qui constitue « l'unification » transcendante spontanée des états et des actions chez un individu dans une société.

- **Une identité comme expérience narrative[55]…**

Norbert Alter le rappelle souvent : c'est l'acquisition et l'entretien de cette capacité réflexive qui nous conduit le plus surement à l'analyse des expériences et « la capacité à corriger une trajectoire en fonction des découvertes, des évènements, et de ce que l'on devient »[56].

La construction identitaire - qui est narration - est *interprétative* (puisant dans du culturel déjà-là) et elle aussi *argumentative* (justification de ce qui a été dit, ou ce qui a été fait ou a été pensé). Le travail d'incorporation, de mis en intrigue de soi est bien lié au passé. Mais la construction identitaire qui est narration est liée aussi au futur d'un individu. Les êtres ont besoin d'une trame de référence pour percevoir le réel et, dans l'œuvre de Paul Ricoeur, par exemple, cette trame est aussi « prospective ». Ce qui fait du sens pour l'individu renvoie à ce devenir, à un mouvement, à une tension où rien n'est stable, ni instable, mais « métastable » au sens donné par Gilbert Simondon puisque chaque unification transitoire – à comprendre comme un instant, comme un au-milieu, un entre-deux - est grosse de ses potentialités antérieures et de ses potentialités postérieures[57]. La culture est bien à saisir comme un *étant* qui devient et un *devenir* qui est[58]. L'individu s'autonomise dans l'événement et les événements sont comme des rencontres où le sujet devient. Ces évènements ouvrent sur un mode constituant de la combinatoire. Il est intéressant de voir comment le livre de Norbert Alter a été bâti. A partir de *situations* plus que de thèmes (la maison, le travail, l'école, les

[52] : Norbert Alter, invité de Laure Adler, France Inter, *L'Heure bleue*, 11 mai 2022.
[53] : Norbert Alter, invité de Laure Adler, France Inter, *L'Heure bleue*, 11 mai 2022.
[54] : Philosophe de l'événement, Alain Badiou (*L'être et l'événement*, Le Seuil, 1988), à la suite de Jacques Derrida et de Gilbert Simondon, parle de « trans-être ». Étonnamment, l'événement, chez Alain Badiou, est quelque chose comme une apparition et une disparition. Pour Alain Badiou, l'origine d'une vérité est la trace d'un événement, à condition que le sujet se tienne à distance pas trop lointaine de la trace. La trace devient un corps subjectif quand le sujet se révèle là où la répétition tend à disparaître. Le sujet se constitue donc dans une irruption. Pour nous, dans ce qui doit se nommer rencontre, et qui amène à vivre et non plus simplement survivre. Comme quand Pierre veut voir de la perspective de l'autre, et que son effort consiste non à voir l'autre mais voir le monde, le sien à partir du regard de l'autre. A mettre en lumière par la pensée des autres ce qui était invisible pour lui et en lui, lorsque qu'il ressentait et pensait avec ses propres concepts et métaphores.
[55] : Et qui fait écho à l'héritage des travaux de Paul Ricoeur.
[56] : Norbert Alter, *Sans classe ni place*, Presses Universitaires de France, 2022, p. 295.
[57] : Henri Van Lier, *Anthropogénie*, Les Impressions nouvelles, 2010.
[58] : Nicolas Dittmar, *Une autre subjectivité. Etude sur la philosophie de Gilbert Simondon*, Editions Dittmar, 2013, p. 44.

filles…). Comme chez Jean-Paul Sartre, quand la situation est le cadre d'actions de Pierre qui donnent forme au récit et organisent son témoignage comme le champ de ses émotions[59].

- **Une identité comme émergence et même catastrophe…**

La lente construction d'une identité ne se situe pas du côté d'une « vérité d'adéquation qui serait celle de l'algorithme », c'est-à-dire d'une suite de raisonnements qui fournirait une solution, mais du côté d'une « vérité par transparence, recoupement et reprise », pour reprendre une distinction opérée par Maurice Merleau-Ponty[60].

Pierre, le personnage du récit, « abandonne tout intérêt et toute manifestation d'intérêt pour les matières scientifiques. Non seulement les mathématiques n'expliquent rien de son monde, mais en plus, il ne parvient pas à leur faire confiance. Il faut, pour raisonner dans ce type d'abstraction, accepter l'idée qu'en formulant une hypothèse, en mettant en œuvre une série d'opérations puis en déroulant logiquement la suite de la démonstration, on trouve la réponse juste »[61]. Les équations de la vie de Pierre changent tout le temps. Elle rappelle que la culture ne nait pas, elle *continue*… Si la structure sociale se perpétue, c'est en se transformant. Autrement dit, on rend compte de « quelque-chose qui se passe » et non de « quelque-chose qui est » (Sheldon Stryker, 1980, p. 128) »[62].

La consistance symbolique n'est pas constance figée, capable de prendre systématiquement le pas sur l'évènement et la liberté du sujet. Est culturel quelque chose *qui arrive* à l'être et non *qui vient* de l'être[63]. Est de l'ordre du culturel, ce qui surgit du couple « sujet-évènement »[64]. Le livre de Norbert Alter illustre que pour certains de nos contemporains, ce ne sont pas des accidents qui surviennent mais la vie elle-même qui est accident et que l'analyse sociologique qui convient alors n'est pas de voir dans la *contradiction* « un phénomène second, perturbateur et contingent », il faut y reconnaitre « un phénomène premier, dynamique et fondateur »[65].

Plus précisément, le fait culturel s'y constituerait particulièrement comme ce que René Thom entend par *catastrophe* et permettrait au système de s'orienter, de perdurer dans ce qu'il

[59] : A la différence d'une sociologie d'inspiration *fonctionnaliste* qui aurait tendance à reconstituer les conduites de l'acteur à partir d'un système de déterminismes et de relations sociales.
[60] : Maurice Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, Gallimard, 1969, cité par Martine Abdallah-Pretceille, « Préambule », *in* Marc Debono et Cécile Goï (dir.) *Regards interdisciplinaires sur l'épistémologie du divers. Interculturel, herméneutique et interventions didactiques*, EME Éditions, 2013.
[61] : Norbert Alter, *Sans classe ni place*, Presses Universitaires de France, 2022, p. 115.
[62] : Alexander Frame (2008, p. 34) écrit que « Pierre Bourdieu rappelle qu'il ne faut pas négliger, à l'image des sciences exactes, « d'inclure dans le réel la représentation du réel », car symboliquement c'est cela qui fait sens. Ainsi, la culture peut-elle être abordée comme un objet d'étude réel, mais aussi comme une représentation du réel chez les sujets. S'il est important de prendre en compte les effets de la culture sur le comportement des individus, il l'est tout autant de prendre en compte la façon dont ces mêmes individus perçoivent leur propre dépendance culturelle et celle des autres ».
[63] : Anselm Strauss, *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Métailié, 1992.
[64] : Alain Badiou, *L'Être et l'évènement*, Le Seuil, 1988.

[65] : Cyril Lemieux, « De la théorie de l'habitus à la sociologie des épreuves : relire L'expérience concentrationnaire », dans Israël (Liora), Voldman (Danièle), dir., Michaël Pollak. De l'identité blessée à une sociologie des possibles, Editions Complexe, 2008, p. 179-205.

est[66]. Catastrophe ici n'a rien du sens de l'adjectif « catastrophique » du sens ordinaire, mais est à entendre comme un processus de transformation des représentations que l'individu cherchera à mettre perpétuellement en forme au travers d'un acte de *narration* propre à son existence, ce dont nous parlions plus haut. Catastrophe est à associer à *bouleversement*, *supplément* et à une *révélation* du sens[67]. Nous pointerons ici un effort double de « saisie de soi » et d'apprentissage de rôles sociaux chez l'individu comme l'illustrent, par exemple, ces marchands marocains ou chinois qui savent ponctuellement accentuer leur ethnicité et mettre en valeur certains traits symboliques manifestes de leur identité supposé connue (jeu autour du patronyme, emblèmes claniques, pièces d'habillement, accents langagiers, pratiques cultuelles ou religieuses, rituels alimentaires, coiffures, clins d'œil appuyés…) pour orienter le sens de l'interaction humaine. Ces éléments résultent d'une première « saisie de soi » et fonctionnent comme autant d'informations connotées face à des clients venus de loin. Dans ce qui arrive (l'accident), l'individu sélectionne l'événement (la naissance du sens) « dans une hiérarchie stratifiée de structures signifiantes »[68]. « Culture » et « identité » sont ici à lier et à placer d'emblée dans une optique relationnelle autour de signes interprétables. L'homme est cet *animal* qui accepte un jeu autour de conventions sociales, est capable d'appropriation, de sélection de traits identitaires notamment et de production d'un « soi-apparent » clivé dans les plis du social. La culture est ici questionnée par ce par quoi l'homme s'attache volontairement à changer l'apparence des personnages de l'histoire pour continuer précisément de pouvoir raconter l'histoire (en l'occurrence, dans le champ des pratiques culturelles, pouvoir vendre en apparaissant crédible aux yeux de ses clients). On y verra, de notre point de vue, un travail identitaire qui s'établit ici dans une tension, une interaction, entre ce qui est subjectivement revendiqué par le sujet et ce qui lui est socialement accordé par le milieu d'accueil. Ces marchands tirent bénéfice de l'expression de leurs formes d'identification. Pierre, dans l'œuvre de Norbert Alter, ne le fait pas ou, s'il le fait, c'est par la tricherie et uniquement pour ceux qui possèdent indument.

Tout ici examine les relations, les périls, les petits hasards, les vastes processus… au lieu de partir, comme une certaine sociologie prétentieuse le fait souvent, des principes supposés, des valeurs définitives, des universaux, des classes sociales bien tracées... Cet air frais vient illustrer, selon nous, la notion de catastrophe comme moment de croissance au présent, comme distincts et du potentiel et de la structure. Ce lieu-moment de *l'individuation*, Gilbert

---

[66] : « On appellera « catastrophe » ce saut brutal qui permet au système de subsister quand il devrait normalement cesser d'exister. La « catastrophe » est donc une manœuvre de survie d'un système mis en demeure de quitter sa caractéristique normale » (René Thom, *Stabilité structurelle et morphogénèse*, Interéditions, 1977, p. 86).

[67] : L'autonomie de l'individu est la capacité à conserver cette sécurité de base face à des situations éloignées ou inédites. En toutes circonstances, Pierre compte d'abord sur lui. Il interagit mais à distance des collectifs durables, des congénères.
Pierre a certainement raison de se méfier de quelqu'un qui serait éternellement en colère et qui commence beaucoup de ses phrases par nos ennemis…
Sorte « d'étoile filante » dans le ciel du repliement social, Pierre (alias Norbert Alter) ne se ligue pas, par exemple, contre d'autres pour exprimer un état de violence, de défoulement, pour entrer dans un corps à corps d'adversité. L'auteur ne montre pas, par exemple, de situations où pour Pierre, au-delà du jeu lui-même (comme le jeu de bille), l'enjeu serait dans la collusion de partenaires proches de lui, et dans l'appropriation d'un territoire dont ils excluraient physiquement ou symboliquement un étranger, un « pas comme nous », celui de l'autre côté de la rue… Loup solitaire, chat forestier ou aigle, Pierre ne peut fonctionner « en bande » contre quelqu'un ou contre une autre bande. Pierre ne semble pas traversé par une violence qui le dépasse et le conduit à faire mal. De même, que Norbert Alter ne relate pas (alors qu'il a dû en connaitre), pour qui a vécu dans la rue et y a dormi, d'attaques physiques où l'on est amené à se battre ou à secourir à plusieurs. Ni des situations moins extrêmes où l'on est conduit à construire des alliances ou convaincre d'autres acteurs que soi au service d'une cause en leur faisant bien comprendre qu'il en va, précisément, de leur intérêt.

[68] : Clifford Geertz, « La description épaisse. Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête*, n° 6, 1998, p. 76.

Simondon le nomme « transduction », « c'est-à-dire propagation d'une information dans un milieu amorphe »[69].
Peut-on se déphaser par rapport à nous-même quand on doit « bricoler » ses identités ? Nous avons parlé de *sédimentation* pour caractériser la construction de Pierre mais le livre de Norbert Alter nous rapproche aussi de ce principe de rupture asignifiante du *rhizome* « qui peut être rompu, brisé en un endroit quelconque » et qui « reprend suivant telle ou telle de ses lignes et suivant d'autres lignes », comme dans les travaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Nous l'explorerons plus tard dans ce texte.
Derrière les mots de sédimentation et cette image du rhizome, la belle intuition de Jacques Derrida qui veut que l'origine reste hors d'atteinte de la pensée. On ne remonte pas à une origine sans que le mouvement fasse qu'un supplément s'ajoute, que la présence, en quelque sorte, s'accumule à un existant qui le transforme et fait que l'analyse débouche sur une recherche de signes. Le sens n'est plus « présence » mais « signe » et la recherche en sciences humaines et sociales pourrait avoir grand rapport avec le tableau des raisons qui ont fait que les actions qui auraient dues avoir lieu (en raison d'un « modèle ») n'ont pas eu lieu en vertu d'un « récit »[70]. Et donc des actions humaines en situations[71].

- **Une identité de maigres forces pour lutter demain…**

On se souvient des mots de Max Weber : « l'identité n'est jamais, du point de vue sociologique, qu'un état de choses simplement relatif et flottant ».

Le parcours de ce garçon venu de « nulle part » est de chercher - particulièrement dans le travail - un contenu affectif positif, des liens de solidarité qui vont l'aider à vivre la suite de son difficile parcours en société. Une certaine forme de travail, collective, lui amène cet *entre-soi* confiant qui le rend disert. Il y éprouve le vécu d'une communauté de semblables ou l'on « compte sur » pour compter « pour »[72] et cela, pour Pierre, n'a pas de prix.
Cette forme d'existence, d'efforts en commun, ne parvient pas à persister dans le quotidien bien longtemps mais elle donne de la force à ceux qui se savent atypiques, différents, rêveurs… à ceux qui doutent[73]. Comme l'énergie que l'on prend d'une partie de football dans une arrière-cours d'un quartier populaire et qui fait que l'on affrontera mieux les notes du lundi matin et le regard sévère de l'enseignant.

Face à sa condition d'indigent, qui « ne peut être modifiée par simple décret de la volonté », et qui « consiste en un moule en lequel nous sommes nécessités à couler nos actions »[74],

---

[69] : Le philosophe nous invite à penser en termes de « structures réticulaires amplifiantes » (à partir d'un centre structural et fonctionnel). Pascal Chabot, *La philosophie de Simondon*, Vrin, 2013, p. 85. « Chaque région de structure constituée sert à la région suivante de principe de constitution, si bien qu'une modification s'étend ainsi progressivement en même temps que cette opération structurante » (Gilbert Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Editions Millon, 2013, p. 32).

[70] : Cyril Lemieux, « Pluralisme des régimes d'action à la question de l'inconscient : déplacements », Marc Breviglieri, Claudette Lafaye et Danny Trom, *Compétences critiques et sens de la justice*, Economica, 2009, p. 74.

[71] : Un des écueils de l'ouvrage est de ne pas projeter sur les faits passés de Pierre la lumière et la connaissance que l'auteur et nous avons des suites (heureuses de son parcours) auxquelles ils donnèrent lieu.

[72] : Serge Paugam distingue quatre types de liens sociaux : le lien de filiation (au sens des relations de parenté), le lien de participation élective (au sens des relations entre proches choisis), le lien de participation organique (au sens de la solidarité organique et de l'intégration professionnelle) et le lien de citoyenneté (au sens des relations d'égalité entre membres d'une même communauté politique) (Serge Paugam, *Le lien social*, PUF, 2008).

[73] : Anne Sylvestre, « Les gens qui doutent », Chanson de l'album *Comment je m'appelle*, 1977.

[74] : Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, 1895 (1996), p. 29).

Norbert Alter présente différents aspects d'une sociologie de la *puissance* que l'on emmagasine pour pouvoir faire face demain.

- **Une identité d'atypique devenue foyer de compétences en acte…**

Le besoin de distance à la norme des dominants dévore Pierre et le protège aussi. Il est certes partout étranger, ce qui va le condamner d'abord à des actes constants de détachement critique face à toute société d'installation, pour ensuite lui donner parfois, dans son milieu, une longueur d'avance dans ses relations avec l'inconnu. Il va acquérir des compétences sur ce point.

Pierre, toute son enfance, fait l'effort de s'imaginer à la place de l'autre. De ressentir le monde depuis d'autres « intérieurs » humains. Ce savoir réflexif est pour lui source de distanciation permanente du regard, et même progressivement d'une certaine *invention*.

Norbert Alter[75], dans l'analyse qu'il fait de patrons *atypiques* dans son livre *La Force de la différence*, nous aide à mieux comprendre cet enjeu relationnel et spatial de gens qui sont mis en position d'étrangers, de minoritaires – comme cette femme qui réussit dans un « monde d'hommes », cet homme autodidacte né ailleurs que chez nous ou cette personne en situation de handicap invisible – et qui accèdent au sommet de leur entreprise. Ces êtres, qui légitiment le principe du mérite sur celui de la naissance, des droits acquis sur les obligations héritées, ont toujours une « lucidité forcée[76] ». Toutes et tous ont été contraints tôt d'imaginer que le monde pouvait être autre que celui dans lequel ils vivaient. Toutes et tous ont pu éprouver que le vide et la solitude qu'on leur promettait jeunes n'étaient pas si réels que cela et que l'essentiel était surtout de décidé de ne pas tenir le rôle que la société nous imposait. Ces individus, plus que d'autres, ont su voir des germes prometteurs dans toutes les affaires difficiles ou risquées dont personne d'autre qu'eux ne voulait. Caractères admirablement formés, la vie les a chargés d'énergie, de dons naturels mis à bon usage et ils ont fait « ressort[77] » pour *inverser* leur destin. Pascal Chabot note que sur la tombe de Gottfried Wilhelm Leibniz, décédé le 14 novembre 1716, figurent les mots *inclinata resurget* : la courbe qui s'est infléchie vers le bas s'élèvera à nouveau !

Norbert Alter souligne que ceux qu'il nomme des « patrons atypiques » développent, plus que d'autres, une pensée contextuelle et réflexive, et que « leur socialisation repose sur la capacité à objectiver les interactions, les positions sociales ou les représentations, en mobilisant constamment analyse et curiosité ». Deborrah Frable, Tamela Blackstone et Carol Scherbaum[78] mentionnent certains individus qui « sont toujours vigilants ; ils ne dépendent pas de scripts déjà bien répétés et de réponses automatiques dans leurs échanges quotidiens avec les autres personnes ». Ils gardent l'esprit en éveil dans les situations d'interaction

[75] : Norbert Alter, *La Force de la différence. Itinéraires de patrons atypiques*, PUF, 2012. L'auteur montre que ces patrons ont été, jeunes, plus que les autres, à devoir ruser pour résoudre une situation par l'évitement, l'humour, l'abandon, la menace, la fermeté, la gentillesse… Ils sont plutôt « Shiva », déesse aux bras multiples et qui perçoit au-delà de la réalité matérielle, que « loup solitaire » comme l'est davantage Pierre dans l'ouvrage que nous explorons.
[76] : Chantal Jaquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, PUF, 2014.
[77] : Pascal Chabot, *Avoir le temps*, PUF, 2021.
[78] : Deborrah Frable, Tamela Blackstone et Carol Scherbaum, "Marginal and mindful. Deviants in social interactions", *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 59, n° 1, 1990.

sociale. Parce qu'ils ont dû lutter pour être ce qu'ils sont, revenir perpétuellement à la « bonne place », au risque de se pétrifier, de s'affadir dans l'apparence du conformisme[79].

Les patrons atypiques de Norbert Alter illustrent cette vérité sartrienne propre au caractère humain : on ne se réalise pleinement qu'en étant davantage que nous-mêmes, c'est-à-dire dans un acte volontaire d'arrachement. En recourant à ce qui en soi peut nous permettre d'atteindre autre chose que soi. En cela, le passé conditionne mais ne détermine pas. L'homme ne subit pas son sort ; il peut librement l'accomplir, le prendre en charge, ou tenter de s'y opposer s'il s'en fait une *idée* différente.

- **Une identité comme fruit de la rencontre et non du rendez-vous…**

La personne humaine est toujours dépendante du contexte (apprenant ou pas) qui la fait germer ou la racornit, qui l'amène ou pas à oser être audacieuse. Norbert Alter parle, à cet égard, de trois « fées » : les parents, l'être aimé ou un représentant d'une institution (capitaine de sport collectif, enseignant, éducateur…). Les personnes atypiques dont il parle ont pu recevoir de A (les « fées ») et rendent à C ce que d'autres ont pu manifester généreusement pour elles sur d'autres scènes que celle de la profession. Travail et sphères personnelles entrent alors en correspondance dans une réciprocité que l'on nommera « élargie ». Les fées assurent la transmission d'un récit capable de nous aider à déchiffrer le monde mystérieux et tragique dans lequel nous grandissons. Elles nous voient mais surtout nous *regardent*, ce qui échappe si souvent à ceux qui souffrent d'invisibilité sociale.

Ces fées entretiennent une capacité à entrer dans la relation à l'autre et à analyser ce qui se joue entre lui et soi, ce qui se forme ou se transforme dans cette rencontre, ce que l'on nommera une *intelligence de l'autre*[80]. Il s'agit bien de faire advenir à la conscience, par une pratique salutaire d'étonnement volontaire, ce que le dernier arrivé, l'élève, le plus jeune, le moins expérimenté… a déjà en lui mais ignore encore. L'éventail des choix possibles d'identité, la capacité à exploiter, pour son propre compte, ambiguïtés et incertitudes apparaissent ainsi à la fois ouverts et circonscrits à la présence de ces fées…

Un rendez-vous traditionnellement se programme. La rencontre est une occasion inespérée et inattendue de devenir *par* l'autre ce que je ne peux devenir par moi[81]. La rencontre guérit aussi car comme dans les maladies, les mêmes symptômes manifestent des souffrances très différentes et ceux qui sont seuls s'en sortent toujours plus mal. La rencontre fait donc naitre toutes sortes de positions intermédiaires – et, souvent, contradictoires – qui peuvent apparaître à partir d'une même pâte sociale[82].

---

[79] : Chantal Jaquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, PUF, 2014, p. 148.

[80] : Michel Sauquet et Martin Vielajus, *L'intelligence de l'autre. Prendre en compte les différences culturelles dans un monde à gérer en commun*, ECLM, 2007.

[81] : Philippe Pierre et Michel Sauquet, *L'Archipel humain. Vivre la rencontre interculturelle*, ECLM, 2022.

[82] : Il est intéressant de reprendre ici la notion d'habitus et ce qu'il nous semble être une évolution dans la pensée de Pierre Bourdieu. Il convient, selon nous, de souligner comment parmi les composantes de l'habitus, la stratégie (sens du jeu) occupe une place singulière : inégalement distribuée (selon le capital social), sa maîtrise offre des capacités d'adaptation plus importantes dans un plus grand nombre de situations. En ce sens, il y a bien apprentissage d'une compétence stratégique (d'une disposition) : face à une même expérience, des individus aux dispositions différentes n'en tireront pas les mêmes acquis. Cela revient à identifier un niveau d'apprentissage au second degré, apprendre à tirer bénéfice de nouvelles expériences (qui est propre aux classes dominantes). Pierre Bourdieu, dans ses travaux, avait souligné combien les dispositions constitutives de l'habitus ont pour première propriété d'être durables, c'est-à-dire de survivre au moment de

- **Une identité comme potentielle force du don et émergence d'un sujet…**

Dans ce livre, Norbert Alter va à la racine de phénomènes de violences physiques et symboliques causés par des phénomènes plus grands que ceux qui en souffrent. En écrivant cette autobiographie, il fait un acte politique en ce sens qu'il aide à constituer un savoir « réflexif » qui permet à tous les membres d'une société, ses lecteurs, d'intervenir sur cette société. Non systématiquement pour dénoncer mais pour *énoncer*, non pour désigner des coupables mais pour souligner que certains atypiques échappent aussi à leur sort grâce et par l'école. Ils tirent *profit* du système après que l'école a été pour eux un lieu de révélation d'une complexité identitaire. Pour Pierre, l'école permet d'avoir une place face au vide social et est un ancrage face au désordre généralisé de la famille. Dès lors, il convient, pour Norbert Alter, de s'intéresser aussi à ce qui permet d'échapper à la reproduction sociale et à sa camisole.

Norbert Alter insistera toujours beaucoup dans son parcours d'intellectuel sur la présence de cet autre culturel qui joue le rôle d'un collègue apprécié et qui devient « co-constructeur » d'un travail réalisé ensemble : « un métier produit de l'identité respectable et produit de la coopération, un collectif en action dans lequel tout se partage »[83].

La personne qui travaille ne perd pas un temps précieux, comme le disait Cervantès. Car le travail, sous certaines conditions de libération, permet aussi de s'émanciper sur un mode individuel, de s'arracher à un état de passivité et de dépendance, de cesser de se sentir tout entier engendré par les autres.

L'authenticité réside, à cet égard, en ce que l'on veut être et non en ce que le monde a fait de nous. Elle est ce qui fait que l'on s'arrache à une série de situations données. Elle est un *travail*. « Creuser en nous, repartir sur ses traces pour trouver une authenticité est stérile car notre condition de naissance (son nom, son genre, sa langue…) est, au contraire, ce qu'il y a de plus inauthentique puisque le moins « choisi ». On n'y est pour rien »[84]. Le nom d'individu est bien exagérément attribué à une réalité plus complexe, celle du *sujet* qui comporte en lui, en plus de l'appartenance ou de l'absence d'appartenance à plusieurs groupes culturels, comme c'est le cas de Pierre, un potentiel de *jaillissement* conscientisée de nouvelles représentations, valeurs, attitudes et stratégies.

L'individu se constitue sujet en transformant le simple reflet en réflexivité à partir de sa propre expérience[85]. Sans dire que l'homme n'existe que par l'intentionnalité de sa conscience, l'émergence du sujet a à voir avec la création et le courage[86], et Pierre n'en manque pas. Ce jaillissement a à voir avec l'essence même de la *politique* qui est de faire découvrir à tout acteur social, « l'universel dans l'individu », pour reprendre les mots d'Alain Touraine.

---

leur incorporation. Pour penser cette durabilité des dispositions, Pierre Bourdieu a introduit le concept d'*hystérésis* de l'habitus. Nous y voyons une source de *bifurcation* ou *d'inversion* d'un destin.

[83] : Norbert Alter, invité de Laure Adler, France Inter, *L'Heure bleue*, 11 mai 2022.

[84] : Edouard Louis, *Histoire de la violence*, Éditions du Seuil, 2016.

[85] : Jean Claude Kaufmann, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Armand Colin, 2004, p. 151-152.

[86] : « L'individu n'est pas un sujet par décision divine mais par son effort pour se dégager des contraintes et des règles et pour organiser son expérience. Il est défini par sa liberté et non par ses rôles. (...) On peut appeler Sujet l'individu (...) qui a combattu contre ceux qui envahissaient sa vie personnelle et lui imposaient leurs ordres » (Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Fayard, 1992, p. 178).

Pour Pierre, qui vient de « nulle part », et qui a une expérience du travail en pointillé, par épisodes, par intérims… le social ne prend pas la forme « recouvrante » de la société (avec ses modèles culturels bien appris et ses cadres institutionnels de protection bien définis propres aux classes sociales)[87]. Pierre semble ne pas imaginer le Progrès de la société comme une suite de conflits à mener contre un autre ensemble humain, au nom d'un grand récit. Au cœur des luttes et sentiments de Pierre, le principe *d'identité* (la défense des intérêts d'un groupe) comme le principe *d'opposition* (référence à un adversaire que l'on combat) prennent des couleurs très inhabituelles par rapport au jeu des consciences de la société de *classes* et de la civilisation *industrielle* des années soixante[88].
En cela, le livre de Norbert Alter préfigure le face-à-face entre un système « non social » parce qu'il ne sait pas protéger les plus humbles et des acteurs qui se définissent comme des sujets « au-delà du système » ou « contre le système » (lutte des gilets jaunes, des indignés, mouvements régionalistes, anti-nucléaires, féministes…). Il annonce des formes de participation aux mouvements sociaux plus sporadiques et circonstanciées qui n'ont plus systématiquement pour principe la transformation des rapports économiques et qui, à terme, entretiennent des sociétés « multiculturelles », au sens qu'elles sont fragmentées et y coexistent plusieurs codes sociaux et moraux mutuellement incompatibles.

- **Une identité qui ne se peut se réduire à une explication essentialiste…**

L'unité apparente d'un parcours humain doit être comprise sous la forme d'une *cohérence* globale plutôt que sous celle « d'une *continuité* stricte membre à membre » : « mon identité, parce qu'elle repose sur des structures neuronales en constant renouvellement, d'une part, parce qu'elle se constitue au fil de multiples petites ruptures identitaires, d'autre part, se recompose sans cesse » écrit Marie-Christine Nizzi[89].

Claude Dubar, à l'occasion de la sortie de son livre sur la crise des identités, se demandait « comment quelque chose peut-il rester identique à elle-même alors que tout naît, se développe et disparaît (même l'univers !). Tout est histoire périssable et pourtant tout doit pouvoir avoir un nom, c'est-à-dire être identifiable comme relativement permanent. C'est la vieille question philosophique de « l'être en tant qu'être » différent des « étants » empiriques. Toute l'histoire de la philosophie est une controverse entre essentialisme, issu de Parménide, et existentialisme, issu d'Héraclite »[90].

L'ouvrage de Norbert Alter confirme, à nos yeux, la nécessité d'associer identités (et leurs caractères contingents) et cultures (et leurs caractères historiques) pour tenter de répondre à cette éternelle question qui débouche sur la nature d'un référentiel de *sens* pour l'être humain[91]. Cela consiste à reconnaître l'existence de deux déterminations consubstantielles du

[87] : Ainsi, Émile Durkheim en interrogeant la solidarité sociale (« ce qui fait tenir les hommes ensemble ») remarquait déjà que, les ouvriers, bien que pauvres, formaient une frange peu nombreuse, parfois niée, victime des « accidents de la vie », mais étaient intégrés à la solidarité « organique » du reste de la société.
[88] : François Dubet et alli, *Lutte étudiante*, Le Seuil, 1978 ; Alain Touraine, *Production de la société*, Editions du Seuil, 1973.
[89] : Marie-Christine Nizzi, « Le propre et l'étranger : le concept d'identité vécue en première personne », *Thèse de Philosophie de l'Université de Paris 1*, 2011, p. 169.
[90] : Claude Dubar, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, PUF, 2e édition, 2007.
[91] : A un bout de l'axe, nous serions alors du côté de Martin Heiddeger, Edmund Hüsserl, Jean Paul Sartre ou Gilles Deleuze pour souligner notamment qu'aucune préférence culturelle ne peut être universalisée. Au second bout de l'axe, se tiendrait l'héritage du projet métaphysique kantien où l'on cherche à établir les formes mêmes et les catégories sociales qui seraient

sens : « la logique relationnelle et la logique d'appartenance qui opèrent l'une sur l'idée de réseau, l'autre sur celle de structure et de code »[92].

Renaud Sainsaulieu, en pionnier, a été de ceux qui ont toujours voulu intégrer à leurs travaux sociologiques une approche culturelle *et* identitaire, l'influence des cadres sociétaux et une psychologie du sujet[93]. Il partageait l'idée, avec Norbert Alter, Claude Dubar, Denis Ségrestin, Dominique Martin, Jean-François Chanlat, Geneviève Dahan-Seltzer, Evalde Mutabazi, Marc Uhalde, Bernard Eme et quelques autres, que nous devons définitivement admettre le mode « plural » du fonctionnement des individus[94]. Que la culture ne se réduit pas, pas plus que l'identité, à des valeurs. Que l'identité ne se réduit pas, pas plus que la culture, à une conscience réflexive. Qu'il convient de comprendre le social comme sujet aux imprévus, aux contradictions, aux crises car ce n'est pas parce qu'on partage les mêmes valeurs que l'on associe les mêmes pratiques aux mêmes mots.
Renaud Sainsaulieu a fait aussi partie de ceux qui se méfiait de concepts renvoyant à l'unité de la personne et tellement globaux qu'ils n'aidaient en rien à la compréhension des situations extrêmes. Celles des personnes amputées des acquis de leur vie, comme Pierre, et pour qui l'accumulation du capital social ou symbolique semble quasi-impossible[95]. Comme l'est de pouvoir garder bien longtemps, pour Pierre, une belle voiture Solido qu'il cachait pourtant sous son oreiller. Dans la sociologie de Renaud Sainsaulieu, dans celle de Norbert Alter, un peu plus tard, et de tout un courant, il sera davantage question « d'identité » que de « pouvoir », de « ressources » que de « capitaux », de « dispositions » que de « comportements », de « construction sociale » que de « reproduction », de développement social » que de « gestion des ressources humaines », « de faisceau d'indices » que « d'intérêt », de « régulation » plutôt que d'« habitus »…

au principe de l'action des acteurs. On y retrouverait l'influence de la sociologie critique de Pierre Bourdieu dans une première époque (avant l'habitus clivé) ou d'une partie du projet structuraliste de Claude Lévi-Strauss.
Dans la tradition des théories structuraliste ou fonctionnaliste, il ne peut y avoir plusieurs logiques en présence, chez un même individu, entre des formes d'opposition symboliques dont, du coup, on pourrait se demander ce qu'elles auraient d'universelles.
Nous pourrions nommer cette tradition métaphysique des relations sociales et des dimensions culturelles (liées aux mœurs, valeurs, institutions). Elle insiste sur le fondement collectif des particularités culturelles. Elle est présente dans le domaine des recherches interculturelles quand l'obsession classificatoire embrasse la seule notion d'Etat-nation comme variable quasi-unique de différenciation culturelle. Face à elle, une tradition épistémique qui s'attache à la manière dont chacun accède à ces propriétés et cerne l'histoire d'un sujet et de ses identités culturelles. Toutes deux conjuguées permettent d'en approfondir finement les propriétés essentielles. Les faits sociaux relèvent le plus souvent d'une logique pratique, souvent dominée par l'urgence et la transaction, qu'une démarche déterministe seule ne peut éclairer.

92 : Martine Abdallah-Preitceille et Louis Porcher, *Education et communication interculturelle*, PUF, 1996, p. 62. « La question des échelles permet de résoudre une partie des difficultés liées à l'observation de la culture : ce qui est observé à l'échelle macro-sociale et qui permet de repérer les régularités d'une culture, disparaît à l'échelle micro-sociale où les diversités culturelles et comportementales dominent. Les deux sont vrais en même temps et c'est cela qui est troublant, voire difficile à accepter, mais qui pourtant permet de mieux comprendre la portée et les limites de chaque approche culturelle » (Dominique Desjeux, « Les échelles d'observation de la culture », *Interculturel et communication dans les organisations*, GRECO, Université M. de Montaigne Bordeaux 3, n° 22, 2002, p. 88).

93 : Renaud Sainsaulieu, *L'entreprise, une affaire de société*, Presses de la FNSP, 1989. Pour lui, l'entreprise doit être envisagée ni comme un lieu de traduction simple de conflits sociaux et historiques dont la portée la dépasserait, ni moins encore comme un lieu unique de construction des rapports sociaux, mais plutôt comme un lieu de réfraction de pré-structurations élaborés en dehors de son territoire. Ou, autrement dit, comme un authentique lieu de création stratégique et culturelle, une « affaire de société ». Nous devons sans cesse faire attention aux méfaits d'une sociologie qui réduit le sujet à ses appartenances ou à ses rôles, et d'une psychologie qui oublie la variabilité des contextes et des situations.

94 : Vincent Descombes, *Les embarras de l'identité*, Gallimard, 2013, p. 46.

95 : Michael Pollak, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Métailié, 1990.

Le champ des recherches interculturelles en entreprise, celui qui nous préoccupe, est marqué en France par la discipline de la gestion mais influencée aussi par une certaine volonté anthropologique originelle (et malheureuse) de rompre avec la psychologie. Une volonté qui nous semble attachée alors à expliquer souvent le « culturel par le culturel »[96]. A ce jeu, on risque souvent de confondre « type moyen statistique » et « régularité temporelle » avec culture des individus. On trouvera normal le gommage scientifique des singularités et l'on réduira des logiques argumentaires plausibles à la tenue d'un seul discours culturel possible en situation. On oubliera le divers et l'ondoyant des constructions identitaires invitant à une analyse des modes de réappropriation culturelle. Ces travaux donnent l'impression que l'on poursuit l'analyse de ce qui *devait* être dans une société du fait de *sa* culture. Quoiqu'il arrive, pourrait-on dire… Tel est bien différent le sens du livre de Norbert Alter.

Notre propre parcours de recherche nous conduit à afficher une nette préférence pour le terme d'identification plutôt que pour celui d'identité. Parce que, comme avec Pierre, les épreuves d'une vie sont des performances en train de se faire et qui peuvent se défaire et échouer. Préférer identification à identité, étudier l'ethnicité *et* l'identité ethnique, cela vise à insister, comme nous le faisons en contexte multiculturel, sur la manière dont chaque individu peut être amené à prévoir ou à juger le comportement de l'autre en fonction des traits culturels qu'il lui attribue en tant que membre ou pas de certains groupes.

C'est surtout insister pour dire que l'identité est aussi « ressource », potentiellement « atout » et « capacité d'action »[97] pour certaines personnes, notamment *multipositionnelles*[98].

La notion de bricolage (ou glissantienne de *créolisation*) rend imparfaitement compte du fait qu'un individu peut activer des schémas de comportement différents suivant la situation sociale dans laquelle il se trouve. Mais penser ce possible bricolage des identités visera ici à cerner « les moments d'inflexion d'un parcours qui sont analysés dynamiquement et dramatiquement, en tant qu'ils conduisent à un résultat que nul ne pouvait *absolument* prévoir »[99]. Les acteurs n'appliquent pas seulement des normes déjà-là et intériorisées dès le plus jeune âge pour toujours[100]. Ceci rappelle que, dans nos sociétés de modernité tardive, un

---

[96] : Dans un ouvrage de 2013, Bernard Lahire rappelle la volonté durkheimienne, aux origines de la discipline sociologique, d'expliquer « le social par le social », c'est à dire par des « faits extérieurs à l'individu ». Emile Durkheim parle du reste de « conscience collective » et non de « culture ». Bernard Lahire fustige, à raison, les dérives d'une certaine pratique sociologique actuelle qui « consiste à interpréter directement les formes sociales objectivées (sémiologie sociale) sans étudier les usages réels de ces formes (sociologie de la réception, de l'appropriation ou des usages socialement différenciés), et donc de tomber dans la surinterprétation » (Bernard Lahire, *Dans les plis singuliers du social : Individus, institutions, socialisations*, 2013, La découverte, p. 74).

[97] : Ehrard Friedberg, « La culture « nationale » n'est pas tout le social. Réponse à Philippe d'Iribarne », *Revue française de sociologie*, vol. 46, n° 1, 2005.

[98] : Pierre Robert Cloet et Philippe Pierre, *L'Homme mondialisé. Identités en archipel de managers mobiles*, L'Harmattan, 2018.

[99] : Cyril Lemieux, Le devoir et la grâce. Pour une analyse grammaticale de l'action, Economica, 2009, p. 75. « « Sociologie du conatus » est le nom que j'ai suggéré de donner à ce type d'approche par opposition aux sociologies de l'habitus (qui insistent-elles sur l'inertie des structures de la personnalité). Par sociologie du conatus (c'est-à-dire, littéralement, de « l'effort » ou de la « tendance » actuels du sujet), j'entends une sociologie « des inflexions et des pertinences motivationnelles consécutives qui inclinent les individus, au fil de leur traversée de situations à l'atmosphère grammaticale variable voire opposée, vers des attentes et des élans différents, et peuvent les mettre finalement en contradiction avec eux-mêmes, au point de les pousser, dans certaines situations, à enfreindre certaines règles dont le respect est attendu par leurs partenaires » (Cyril Lemieux, *Idem*, p. 14).

[100] : Nous en retenons que la recherche en management interculturel a tout intérêt à faire vivre, de concert selon nous, parce que l'une ne peut être légitime sans l'autre, une perspective centrée sur l'acculturation (qui montre la force des modèles normatifs et conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence) et une perspective

« élément identitaire témoigne de la production de culture par un sujet et d'un sujet par les cultures »[101].

- **L'identité de l'atypique, potentiel innovateur, n'est pas une identité de représentant de la « diversité »…**

Etudier le parcours d'un être, aux marges de la société, comme l'est Pierre dans son enfance et son adolescence appelle à l'examen des dédales empiriques de la *particularité*. C'est la plus grande force de cet ouvrage.

Parce que « la différence provient plus souvent du regard du normal que du comportement du différent », comme le souligne Norbert Alter dans un de ses autres livres, l'analyse sociologique et l'action politique sérieuses invitent à rappeler que ce n'est pas la même chose de parler, par exemple, de l'égalité hommes-femmes, des personnes handicapées ou du racisme.

Les chiffres, les tableaux qui traitent de la misère du monde doivent être interprétés, rappelant que la « diversité » est toujours un construit social dont les ingrédients varient en fonction du contexte socio-économique et de l'histoire. Toutes les formes de discrimination ne se ressemblent pas et n'admettent pas le même organisateur du social qui consiste fréquemment à couper en deux (citoyens de souche/immigrés et descendants d'immigrés, indigènes/colonisateurs…). L'important, en ce sens, nous paraît moins de chercher à savoir, par exemple, quelles sont les origines des personnes ou quelles sont leurs appartenances ethno-raciales réelles ou supposées que de repérer les marqueurs d'ethno-racialisation qui leur sont affectés et la manière dont malheureusement ces marqueurs créent une présomption d'incompétence ou d'indignité, qui fait stigmatisation, chez les employeurs, les policiers, les logeurs, les collègues, les voisins…

Bien souvent, quand on ne sait pas comprendre le sens exact d'une discrimination, ou pire, quand on use du mot de diversité, notion floue, abstraite et inutile, il s'agit moins de comprendre les différences culturelles, leurs sources, que simplement les « enregistrer » comme on collectionne machinalement les insectes ou les timbres-poste.
Un *quota* est atteint et l'on se dédouane ensuite de vouloir comprendre le sens des conduites culturelles qui occasionnent, ou pas, un retour des discriminations. On ne va pas à la racine du mal.

Le livre de Norbert Alter nous invite à refuser cette tendance qu'ont les gens de tout régime *diversitaire* à commencer leurs questions ou leurs commentaires par un « en tant que… » puis à enchainer, c'est le cas de le dire, sur un hymne bêlant soit « au vivre ensemble », soit à la défense des « origines » et même parfois des deux !

---

d'interculturation rendant justice à l'activité tiraillée de sujets engagés dans des constructions identitaires en rapport avec des « cultures de contact », des variations situationnelles (qui fait état des dissonances culturelles des acteurs culturels sans nier les dynamiques inégalitaires plus larges). A chaque niveau correspond un ordre de complexité utile à une recherche qui doit échapper à une théorisation unilatérale, commode parce qu'inépuisable (nous pensons notamment à l'usage de la culture nationale comparable, chez certains interculturalistes, à un esprit des peuples).

[101] : Patrick Denoux, « L'identité interculturelle », *Bulletin de psychologie, Tome* XLVIII, Janvier - Avril 1994, n°419, p. 267.

De même, ce livre nous conduit, selon nous, à rappeler que jamais l'équité ne se réduira à la diversité. La diversité est une thématique unifiante et trompeuse qui, trop utilisée, arrive à tout focaliser sur quelques groupes, les minorités dites « visibles », alors qu'un des problèmes les plus urgents de notre société est de donner des moyens supplémentaires à des territoires ou à des institutions (zones franches, par exemple) où évoluent des personnes discriminées comme l'est Pierre. Rendues « invisibles ». C'est plus la misère, nos inégales conditions de naissance, le délabrement de certains de nos quartiers d'enfance… qui sont à combattre, que la seule appartenance ethnique ou communautaire ou la couleur de peau que l'on revendique qui sont à porter en étendards pour dénoncer traîtres et boucs émissaires et faire un vaste appel aux « identités ».

L'abus de la notion de diversité, pourtant si en vogue, fait courir le risque de diviser en groupes renfermés sur eux-mêmes et luttant pour des droits concurrents. Plus grave, la gestion de la diversité, pratique croissante en entreprise, quand elle devient réponse à tout, suppose un rapport entre un coupable et une victime, un plaignant et un « ayant droit ». Or, légaliser les aspirations de chacun pour ensuite dédommager les insatisfactions de chacun n'est ni souhaitable ni juste. Cela n'est pas républicain. Et n'a donc pas notre assentiment.

Jean-François Chanlat a raison de souligner que, « dans le domaine des sciences sociales », « ces *hybrides »,* comme il les nomme et comme l'est pleinement Pierre, « sont une nouvelle illustration de la théorie énoncée dans le domaine des sciences de la nature et des sciences formelles, par le Prix Nobel de Chimie, Ilya Prigogine, sur les *structures dissipatives*, lequel a mis en évidence que c'est toujours à la périphérie de la matière que se forment les nouvelles structures, et que c'est loin de l'équilibre que la complexité émerge[102] ».
C'est la marge qui est la garantie de survie du système, tout simplement. Un des dangers que nous courons, c'est d'être fermés à ce qui naît aux marges de notre société. Tout système capable d'apprentissage doit comporter une possibilité d'un certain chaos et organiser en systèmes cohérents des forces opposées. Ce sont des enseignements interculturels auxquels nous tenons[103].
L'innovation se situe toujours d'abord à la « marge » et dans une sorte de « dedans/dehors » admis qui ne devrait pas traquer les « absents », mais les « non-engagés ». De même que cette innovation, on ne la décrète pas.

Dès lors, un pari interculturel s'énonce en ces termes : continuer de provoquer le destin, vouloir innover sans cesse… permettre aux personnes talentueuses, minoritaires, atypiques… d'accéder tout simplement à elles-mêmes. Elles n'ont pas *vraiment* le choix de préférer le *devenir* à l'être ! A nous de les identifier, les respecter, admettre qu'elles percutent nos évidences pour apprendre d'elles.

2, La question des stratégies identitaires….

- **Une identité comme champ de possibilités de jeux ?**

Traditionnellement, l'analyse sociologique de l'Ecole de Chicago, et avec elle Robert. E. Park

[102] : Jean-François Chanlat, *Sciences sociales et management. Plaidoyer pour une anthropologie élargie*, Presses universitaires de Laval, 2022, p. 102.
[103] : Jean-François Chanlat et Philippe Pierre, *Le management interculturel. Evolution, tendances et critiques*, EMS, 2018.

dans son ouvrage *L'homme marginal*, nous avait habitué à voir des sujets ni d'ici, ni de là-bas, passeurs entre deux mondes, souvent soumis à la souffrance de leur position intermédiaire dans des périphéries. Toujours dans l'entrecroisement de différentes lignes : celles du rêve diurne, d'images de la promotion sociale, de l'étrangeté, du désir de plaire, de la stigmatisation d'une couleur de peau ou d'un patronyme…

Quand il faut choisir, d'un pays à l'autre, d'un quartier à l'autre, on se demandera quel rôle sera mobilisé, quelle solidarité prendra le pas sur l'autre ? Et aussi comment bien poser la question de « la multiplicité énonciative du je » d'une personne qui change ainsi d'espace social[104] ? Sur quelles bases théoriques peut-on prévoir le comportement des personnes déchirées entre des rôles antagonistes ? Vaut-il mieux d'ailleurs, pour elles, être perçues négativement ou êtres invisibles socialement ?

Quand on franchit une frontière sociale ou géographique, Tzvetan Todorov[105] parle de double mouvement d'éloignement (qui trace une frontière psychique) : le premier est le sentiment de décalage, quand on vit en terre étrangère, entre soi et sa société pour conséquemment sentir l'attrait des autres ; le second consiste à effectuer un mouvement de retour vers soi, que celui-ci soit physique ou mental. C'est cette distance à soi qui dispose certains expatriés ou « transclasses » à changer leurs cadres de références ou à chercher à revisiter leurs systèmes de valeurs nourriciers. Pour eux, les mots de l'enfance deviennent progressivement langue étrangère.
Dans le second rapprochement de Tzvetan Todorov, le sujet devient en mesure d'étudier les deux sociétés : la société d'origine et la société étrangère. Le sentiment de double compréhension le rend en quelque sorte doublement étranger. Le nécessaire va-et-vient entre soi et l'autre permet de saisir l'altérité tout en préservant les bases sécurisantes d'un pôle identitaire ontologique.
Mais que se passe t'il quand on n'a pas, comme Norbert Alter, de pôle *ontologique* qui puisse assurer le confort des « racines » et des « ailes » ? Cela éclaire une perspective tout à fait originale. Finalement très peu empruntée par les sciences humaines et sociales.

Tzvetan Todorov fait mention d'un état qui ne correspond donc pas à la « déculturation », ni même à l'acculturation, mais plutôt à ce qu'on pourrait appeler la « transculturation », l'acquisition d'un nouveau code sans que l'ancien soit perdu pour autant. Je vis désormais dans un espace singulier, à la fois dedans et dehors : étranger « chez moi » (à Sofia), chez moi, « à l'étranger » (à Paris) »[106]. Nous touchons ici au coeur d'une problématique dite "transculturelle" qui vise à « redéfinir radicalement le concept de culture, qui ne pourrait plus être pensé dans un cadre unifiant, homogénéisant, ou délimité, mais qui doit plutôt être entrevu dans une perspective relationnelle rendant mieux compte du haut degré de perméabilité et de complexité interne des cultures contemporaines" [107].

[104] : Nicolas Pépin, *Identités fragmentées*, P. Lang, 2007, p. 117.
[105] : Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*. *La réflexion française sur la diversité humaine*, Le Seuil, 1989.
[106] : Tzvetan Todorov, *L'homme dépaysé*, Le Seuil, 1996, p. 23.
[107] : Afef Benessaieh, « Après Bouchard-Taylor : multiculturalisme, interculturalisme et transculturalisme au Québec », in Patrick Imbert et Brigitte Fontille, *Trans, Multi, interculturalité, trans, multi, interdisciplinarité*, Presses de l'université Laval, 2012, p. 81-98.

Venant des continents de la gestion et de la sociologie de l'entreprise, nous connaissons, depuis longtemps, un fort attrait pour le versant constructiviste de ce courant dit de la psychologie interculturelle, de celui de grands auteurs comme Edward T. Hall, Carmel Camilleri[108] ou encore Jacques Demorgon, Margalit Cohen-Emerique, et qui s'attache à explorer comment on peut ou non naviguer entre des assignations identitaires, comment on peut acquérir des compétences en endossant des rôles très différents et potentiellement contradictoires. Pour ceux qui ont peu, notamment dans un acte commercial ou de troc, *jouer* d'un accent, changer de nom ou de vêtement… peut apporter meilleure considération dans le flux habituel des interactions sociales.

La notion de stratégies identitaires, liée à l'approche dramaturgique proposée par Erving Goffman, indique que *l'ambivalence* devient un des traits majeurs et quotidien de l'expérience sociale. Elle en vient à contester la seule contingence, et la dimension tragique du monde social déterminé à laquelle elle ouvre[109].

Didier Eribon écrit, à propos de son expérience de transfuge de classe, « qu'on ne se crée pas »[110]. On reformule ou « récrée » (des éléments de langage, des manières de se mouvoir, de présenter son apparence personnelle…). Alors comment penser ces « consciences multiples » et nommer ces « clivages du soi » ? Bricolage, assemblage, hybridation, oscillation[111]... Nous appelons, de plus en plus, « créolisation » ce principe organisateur, sinon générateur, de conduites propres aux « étranges étrangers ».

Evoquant l'imprévisibilité de l'action en contexte organisé et les capacités de jeu des acteurs, Norbert Alter, en 2012, remarque que « ce ne sont donc pas à proprement parler les atouts qui comptent, dans le jeu, mais la compétence à mobiliser des cadres stratégiques lorsque l'autre ne s'y est pas préparé. Il est dommage que cette perspective parfaitement convaincante, mobilisée aussi bien par la sociologie des organisations que par la théorie des jeux, ne laisse pas de place à la question de la culture »[112].

Nous le rejoignons et il est vrai que la sociologie de l'entreprise et des organisations, et à sa suite le management interculturel qui ne se réduit pas à un management international, peinent encore, en effet, à souligner non seulement les émotions associées à toute forme de jeu mais aussi à pouvoir envisager que l'étranger, le migrant, le laisser pour compte, le manager expatrié… sont souvent conduit à jouer sur plusieurs scènes différentes.

---

[108] : Carmel Camilleri (Dir.), *Stratégies identitaires*, PUF, 1998.

[109] : Plus encore, notre intérêt a été guidé vers ce que l'on pourrait nommer un univers subjectif, « *intraculturel* » en quelque sorte, constitué d'équivocité (de la présence de schémas interprétatifs multiples pour une même situation et valables), de tiraillements, de dissonances et dans lequel les acteurs octroient du sens aux situations selon des systèmes de références, répétons-le, potentiellement antagonistes et contradictoires. Nos travaux sociologiques témoignent de cette conscience de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent pour agir en situation et dépasser des épreuves. Le fort intérêt que nous portons à l'ouvrage de Norbert Alter vient aussi du fait que nous venons des terrains d'une pratique sociologique (du « trop plein »), de la multiplicité des appartenances et de la prolifération des modèles d'identification pour des managers, des dirigeants, des bien nés, des nantis... pourvus dans la société d'une identité sociale positive. Norbert Alter nous amène à faire face à une expérience sociologique du « manque à être », de l'identité « d'hommes sans qualité », de la perte de contact avec l'ordre social du monde, du manque crucial de ressources d'ajustements quand ces individus venus de « nulle part » cherchent à s'impliquer dans des transactions. Il y a certainement du bon à comprendre la réflexion sur les identités comme registres permettant d'alterner *mise à distance* des rôles et comme *accaparement* des rôles.

[110] : Didier Eribon, *Retour à Reims*, Fayard, 2009, p. 229.

[111] : Philippe Pierre, *Mobilité internationale et identités des cadres. Des usages de l'ethnicité dans l'entreprise mondialisée*, Sides, 2003.

[112] : Norbert Alter, *La force de la différence. Itinéraires de patrons atypiques*, PUF, 2012, p. 159.

C'est que l'on rechigne alors souvent à faire de l'empathie une compétence psycho-sociale et un élément majeur qui « redistribue » les cartes et conduit à réinventer le jeu d'acteurs supposés rationnels ou tout entier orienté par *une* culture[113]. Parce que tout individu n'adopte pas une attitude conforme à « sa » culture en tout contexte situationnel, le résultat ne se résume pas à l'assimilation (qui suppose un abandon des traits culturels d'origine) ni à l'insertion qui est garantie de leur pérennisation mais plutôt à une articulation aux exigences d'une intégration, d'une participation des parties à un socle commun possible[114].

Quand Pierre devient garçon de café, quand Pierre devient déménageur, quand Pierre dîne et converse timidement avec des personnes d'un milieu aisé… on comprend bien qu'il n'y a pas – dans la vie sociale - que des actes accomplis uniquement par habitude. Il y aussi le registre du *rôle* à tenir. Et la domestication en soi de la présence de « moi multiples » et des contradictions potentielles qui en résultent.

Le livre de Norbert Alter, peut-être parce qu'il explore une vie française des années soixante, et le fait en condition de miséreux, le montre sous forme de sédimentation plutôt que de jeu, de fuite plutôt que de distinction. Pierre n'a pas (apparemment) d'héritage[115]. Et semble n'articuler que très peu les autres de sa personne, les « provinces » de son moi en fonction des situations rencontrées. Que voulons-nous plus précisément dire ?

S'intéresser à la thématique des stratégies identitaires, comme nous le faisons depuis vingt-cinq ans, c'est vouloir prendre au sérieux cette hypothèse d'un jeu dans le déterminisme social. Et donc critiquer ce piège de l'explication culturaliste : « les Japonais sont comme cela… », « les pauvres réagissent comme cela… ». Ceci nous a invité, dans nos travaux, à poursuivre sur la voie d'une *pragmatique* où il s'agit de saisir et non plus de représenter, de comprendre et non plus seulement de comparer[116]. L'*écart* culturel fait place à la *différence* culturelle, au sens donné par François Jullien[117]. Le biais, c'est-à-dire l'activité humaine et subjective de production de sens, est justement ce que les positivistes cherchent à éradiquer mais qui est ce qu'il *faut* étudier. Ceci invite aussi à étirer, métamorphoser la conception même du sujet. Un sujet autre que le Cogito, un sujet non plus transcendant l'espace, mais engendré par lui, dans l'immanence apparaît. Ceci nous conduit à aller chercher dans les *plis* de l'événement comme invite à le faire Gilles Deleuze[118] et non dans la toute-puissance d'une dialectique conscientielle (valant pour la conscience soumise à la validation des autres

---

113 : Nicolas Delange et Philippe Pierre, « Les compétences inter-culturelles des managers mobiles en entreprise », in Alain-Max Guénette, Yih-Teen Lee et Vincent Calvez, *La compétence culturelle. S'équiper pour les défis du management international*, L'Harmattan, 2008.

114 : Tony Fang, « From "onion" to "ocean": Paradox and change in national cultures », *International Studies of Management & Organization,* 35(4), 2005-2006, p. 71–90.

115 : La formule est certes caricaturale. Car Pierre a des registres argumentaires, des justifications formées, des schèmes de raisonnement, des voies d'action entrevues et conférées par beaucoup de personnes qui ont pu l'aider, le protéger et rendre sa vie possible. Les « filles » bien sûr, mais aussi tous ceux qui l'acceptaient sereinement comme *étranger*.

116 : L'émergence de la conscience de la signification est à relier à des situations dans lesquelles nous prenons conscience de l'influence que nos actes ont dans les comportements des autres, du pouvoir que nous avons alors à contrôler les autres.

117 : François Jullien observe qu'avec la différence « on est dans la distinction, la séparation, le rangement, la classification, la typologie, tandis qu'avec la notion d'écart, on est au contraire dans la distance, le dé-rangement, le maintien en tension, toujours fécond puisqu'il fait apparaître un entre, et que cet "entre" est actif ». « Mettre en tension, c'est à quoi l'écart doit d'opérer (François Jullien, « L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité », *Leçon inaugurale de la chaire sur l'altérité du Collège d'études mondiale*s, Fondation Maison des sciences de l'homme, février 2012).

118 : Pierre François Marietti, *Philosophie de Deleuze issue de Dictionnaire des philosophes*, sous la direction de Denis Huisman, PUF, 1993.

consciences)[119].

On connait dans la littérature, plusieurs chemins à ce voyage qui est celui du dépaysement. Il est celui, par exemple, du comédien qui va devoir s'immerger dans la peau de son personnage tout en faisant oublier sa personnalité propre[120]. Explorons cela.

- **Une identité à l'image du comédien ?**

Pierre (alias Norbert Alter), dans le récit, aux yeux des puissants, ne veut pas feinter pour être admis, baisser les yeux pour devenir plus convenable. Il cache les éléments de son existence familiale, n'en parle pas à ses rares proches, jamais de sa mère à ses compagnes, mais n'est en rien un joueur. Il ne semble pas utiliser de traits sociaux, culturels associés à son parcours pour conquérir du pouvoir en situation, pour que les autres éventuellement s'apitoient, soutiennent une « victime » et que se renforce une proximité de condition.

Norbert Alter nous livre une sociologie de l'expérience, de l'émotion, et non de la représentation, de celle du comédien et de la « bascule immersive »[121].

Vigilants, souffrants, oubliés… les atypiques comme Pierre courent le risque de devoir *se signaler* sans cesse pour exister. Pierre est bien constamment aux aguets, inquiet, sur le qui-vive… Successivement apeuré ou séduit, mis à part ou à l'épreuve, ignoré ou accepté, le sociologue décrit parfois crument les subtils détails de situations pour lui fondatrices, que ce soit à travers les gestes de métier du garçon de café, le sens de la mêlée des déménageurs, la magie des films du ciné-club du lycée, les rites de rencontre avec les filles dont on n'a pas les codes…

L'apanage de ceux qui n'ont rien est d'être tout entier ce qu'ils sont. Ils ne distinguent pas personne, avec ses émotions, ses sentiments, et personnage social que l'on joue. Nous avons-nous-même pu en éprouver la conséquence quand projeté, dans des sphères de pouvoir, nos interlocuteurs nous disaient qu'ils nous aimaient bien mais que c'était la situation professionnelle, à ce moment-là, qui exigeait de nous planter un couteau dans le dos pendant la réunion. Et sans rancune.

Pierre (alias Norbert Alter) donne l'impression sincère qu'il ne joue pas. Etre l'adulte de la famille revient à ne pas avoir d'enfance. Certainement que la dimension tactique et même stratégique qui est celle des puissants (parvenant à détacher rôle social tenu et registre des émotions personnelles) lui est largement étrangère. Il ne l'acquiert pas.
Il ne peut faire sienne cette disposition de classe sociale privilégiée, de ceux qui sont placés et savent se placer, qui conduit à s'émerveiller que l'on puisse (apparemment) revenir à soi après avoir démultiplié les expériences de jeu, de distraction, de plaisir, de mobilités aux quatre

[119] : Pierre François, *Philosophie de Deleuze issue de Dictionnaire des philosophes*, sous la direction de Denis Huisman, PUF, 1993. L'auteur souligne que « le projet de Gilles Deleuze a été de proposer « une ontologie de la différence sur la base d'un nouveau concept de différence soustrait à la dialectique *conscientielle* de l'identité à soi et de l'aliénation dans l'autre (et peut-être une nouvelle doctrine du concept, différente de celle de Hegel) ».
[120] : Mes commentaires et inspirations doivent beaucoup à une lecture faite en parallèle, cet été, de celle de Norbert Alter, du bel ouvrage de David Berliner intitulé *Devenir autre. Hétérogénéité et plasticité du moi* aux Editions La découverte (2022).
[121] : David Berliner, *Devenir autre. Hétérogénéité et plasticité du moi*, La Découverte, 2022, p. 91. On dit d'un comédien que mieux il parviendra à simuler, meilleur il sera. Divisé en deux personnalités, le bon comédien est capable de rester observateur de lui-même (Denis Diderot, *Paradoxe sur le comédien*, Flammarion, 1981).

coins du monde[122]. Et que l'on est partout « un peu chez soi » puisque l'on peut mobiliser du soutien et des amis dans un grand nombre d'endroits traversés. Ceux qui sont « bien nés » ou « bien instruits » ont pu choisir le sens de leur périple en marchant sur les traces d'anciens ou de « semblables », il y a alors, pour eux, un plaisir à jouer avec les catégories exposées de sa personne (et avec la prise de conscience aiguë de soi qui y est associée avec le voyage, la fugue, le vagabondage…). Il y aura, pour eux, toujours un *retour*, des *ancrages*.

Pierre ne le peut pas. Et ne veut pas, durant sa vie de jeune adulte, chercher des illusions référentielles. De même, jouer en modifiant ses états de conscience serait dangereux pour Pierre qui ne peut compter que sur lui-même. De drogue, on ne parle pas. Le vin sera bu rarement. Parfois de bonnes bouteilles volées lors des déménagements faits. Et jamais seul, avec les camarades. Pierre ne pratique pas les jeux d'argent.
Dans l'opinion commune et moraliste, les plus pauvres sont étrangers au système de valeurs dominant et, dès lors, incapables de « rentrer dans le rang ». Pierre prouve évidemment le contraire.

Comme certains personnages sartriens, Pierre ne cesse de voir des dimensions de son existence lui échapper. Il n'est pas vu, pas regardé, absent, rendu absent. Sauf en classe.
Depuis la plus tendre enfance, Pierre est *convoqué* chaque jour à réagir et agir.

Pour Pierre, l'Autre, le plus souvent, dans la rue, n'est que le sujet pour qui il est un objet[123]. Le monde social lui refuse de reconnaître que l'autre est autre – et se priver ainsi de ce qu'il peut nous apporter.

Face à cet état de fait, Pierre « choisit » de ne pas accepter passivement l'identité négative que la société lui attribue et adopte un ensemble d'actions visant à protéger son identité personnelle de l'épreuve identitaire[124].

Pierre semble avoir décidé de ne pas dépendre - à en mourir - du jugement d'autrui. On sait que cela est impossible. Pierre nous donne l'impression d'une constante volonté de « contrôle de soi » plutôt, en réalité, que de celle de *devenir* autre. Il ne s'adonne pas à ses pulsions. Pierre semble ne pas se laisser aller.

---

[122] : Dans les classes sociales aisées matériellement, « depuis tout petit, on apprend à devenir autre » (David Berliner, *Devenir autre. Hétérogénéité et plasticité du moi*, La Découverte, 2022, p. 101). On cherche à cultiver un réseau fluide d'identités - dans des cadres ludiques ou fictionnels aussi – et qui sont ceux susceptibles de renforcer une plasticité identitaire, et puis quand on grandit, on veut forger le fer comme on le fait dans plusieurs bains, un chaud, un froid. A travers ce processus, « c'est une mise en métaphore du monde qui s'opère » (David Berliner, *Devenir autre. Hétérogénéité et plasticité du moi*, La Découverte, 2022, p. 102) dans lesquels les personnages se confondent aux mouvements de personnes.
[123] : Bernard Eme, *Epreuves d'insertion et identités*, LSCI-CNRS, ronéo Iresco, 1998.

[124] : Pierre ne peut vivre de stratégies dites de « contournement » comme quand l'individu dépaysé conserve son identité d'origine malgré l'injonction identitaire de la société d'accueil, parce qu'il bénéficie du soutien financier et institutionnel de sa communauté d'origine restée au pays et qu'il sait qu'un retour au pays est possible. Pierre n'a pas non plus les ressources de « stratégies » dites « mixtes » qui pourraient correspondre à « l'alternance systématisée des codes », laquelle consiste à valoriser les traditions de l'identité pour soi en dehors du contexte professionnel (par exemple, en observant des pratiques d'alimentation, d'éducation ou des rites religieux dans sa vie privée) afin de contrebalancer l'adoption – en réalité douloureuse - de l'identité imposée dans le contexte professionnel par exemple (Carmel Camilleri (Dir.), *Stratégies identitaires*, PUF, 1998).

Il ne sera pas non plus dit qu'il a été lui-même - en étant comme en dehors de lui-même - comme pourraient le dire ceux qui se livrent à des transes. Il veut refuser cette situation transitionnelle de certains comédiens de théâtre qui jouent « entre les identités » : « je ne suis pas Hamlet, mais quand même… »[125].

Le comédien cherche à s'évader de soi-même à la recherche d'un autre que l'on ne parvient pas à être totalement. Il vit une tentative de *transformation*. Pierre jamais (c'est pourquoi nous préférons - pour lui - parler de métamorphose que de transformation). Il veut plutôt conserver - ce qu'il aime en lui - en se fondant dans le décor (comme on se cache sous des feuilles pour dormir dans un jardin public à l'occasion d'un voyage au Danemark et que l'on n'a pas les sous pour l'hôtel).

Pierre est moins « un et plusieurs » comme le caméléon ou comme le comédien, que « un » et « seul parmi plusieurs » pour tendre souvent « au moins que un » (c'est-à-dire l'ordre de la dissimulation qui le protège). Pierre cherche là à éviter la contradiction des rôles à endosser parce qu'il pressent ou sait qu'elle abime et qu'il n'y a pas beaucoup de mains ensuite pour nous aider à manger et vivre si la prise de rôle - loin de ses bases - échoue. Pour Pierre, le risque est permanent et tragique de basculer du pauvre au miséreux.

Alors, représenter, s'identifier ou fuir ? Instaurer une distance entre soi et son rôle et le jouer sans émoi ou bien ressentir les émotions de son rôle pour ne faire qu'un ?

Pierre cherche à contrôler la dualité de tout processus immersif de l'intérieur, comme le musicien qui sait qu'il n'est pas son instrument et ne veut pas devenir une contrebasse !

Pierre doit basculer dans des rôles très temporaires afin de sauver sa peau, survivre et jouer ce que le dominant voudrait qu'il soit. Sans logement, sans papier, sans mot d'excuse, discriminé, persécuté, banni... Son expérience est d'abord celle du manque. Non du jeu.

Pierre ne *frime* pas aux yeux des autres pour essayer d'être lui-même[126]. Il ne se réfugie pas dans la « face » et faire comme les autres. Les récits qu'il invente l'emmène ailleurs. Et de ces voyages imaginaires de Pierre, l'auteur nous dit peu.

Le destin de Pierre est de devoir quand même participer au jeu des autres sans en avoir les ressources. Or, quand on ne peut pas respecter les règles, car on n'a pas en aucune façon le capital suffisant pour l'emporter, on peut soit transgresser légitimement, soit se soumettre, soit fuir[127].

Pierre est comme ces boxeurs de métier qui sont embrigadés tard le soir dans un combat de rue mais préfère fuir la rixe, au risque de la face, plutôt que de livrer bataille car ils ne veulent pas abimer le matériel (leur corps). Ils ne peuvent s'en donner le droit car l'incapacité vaudrait impotence, isolement et bannissement.

---

[125] : David Berliner, *Devenir autre. Hétérogénéité et plasticité du moi*, La Découverte, 2022, p. 100.

[126] : Face et frime sont bien proches de l'identité forclose de Erik Erikson (François Dubet et Danilo Martuccelli, *L'expérience scolaire. L'Orientation scolaire et professionnelle*, 27, 1998, 169-187).

[127] : Norbert Alter, *L'Innovation ordinaire,* PUF, 2010.

Pierre a plus à gagner que bien d'autres dans la réussite du travail *bien fait*. Celui de la bonne découpe d'une viande ou d'un légume, celui du port d'un meuble que l'on sait soulever sans se ruiner le dos.
Son masque principal, comme un vecteur de puissance sociale[128], ce sera pour Pierre, devenu chercheur/consultant en organisation puis professeur, cette expérience du travail soigné, qui lui conférera, plus tard dans sa vie, la possibilité de *multiplier* les points de vue. Cet atout, pour le moment, est en « germe ».

Etre « projeté », trajectoire cinétique... Pierre cherche à intégrer les gestes justes des rôles professionnels comme ceux du serveur ou déménageur, mais beaucoup moins les éléments de statuts et personnalités associées. En cela, il cultive une des compétences de l'agent secret, celle du camouflage, qui est celle de faire partie du mobilier du monde de ses ennemis. Un destin d'infiltré, de taupe en quelque sorte. A la différence du masque, il semble bon pour le jeune Pierre de se cacher pour accéder à une forme de reconnaissance et retisser en soi - et d'abord pour soi - les fils de la dignité.
« Devenu loufiat, sur les terrasses des bistrots parisiens, il (Pierre) frémit à l'idée de devoir servir des groupes de jeunes gens bien mis, sereinement de gauche, en vacances. Ils l'humilient en ne le voyant pas, en le classant dans les éléments du décor, lui, qui fait les mêmes études qu'eux. Mais il s'angoisse à l'idée qu'ils découvrent cette similarité »[129]. Et Pierre évite tout contact avec ses collègues de classe.
On comprend avec l'ouvrage de Norbert Alter que non seulement l'invisibilité sociale constitue une norme comme une autre, particulièrement pour ces « gens » dits « de peu », « sans importance », « individus sans qualités », mais qu'elle participe plus largement du fonctionnement de la société, permettant à l'ensemble de ses membres, de pouvoir préserver des temps de dignité lors de passages douloureux de leurs existences.

- **Une identité comme marque d'une honte dont on se libère un jour…**

« Pierre n'abandonne pas une classe pour une autre » écrit Norbert Alter. « Il structure sa vie dans une sorte d'entre-deux sociologique (ni ici ni ailleurs). Bien sûr, il a souvent honte de sa différence, mais plus encore, il craint d'avoir honte. Cette crainte, constamment sollicitée, l'inquiète et souvent l'angoisse. C'est le sentiment des voleurs et des tricheurs qui redoutent le châtiment. Pierre souffre de sa méconnaissance des coutumes qui définissent la sociabilité d'une classe, quelle qu'elle soit. Dans les milieux bourgeois ou populaires, il existe des normes : on mange, on parle, on bouge, on se distrait et manifeste ses émotions de manière différente, mais toujours selon un code relativement précis, que Pierre ne connaît pas. Sa singularité, comme une monstruosité, rend cruelle la fréquentation des autres »[130].

« L'indétermination sociale de Pierre a pourtant un avantage » dira l'auteur : « personne ne peut associer clairement son sort à un stéréotype de classe, et donc imaginer concrètement sa vie. Il raconte alors des histoires honorables pour compenser sa situation déshonorante, pour se trouver des raisons d'être fier »[131].

[128] : Jean Starobinski, *Interrogatoire du masque*, Galilée, 2015.
[129] : Norbert Alter, *Sans classe ni place,* Presses Universitaires de France, 2022, pp. 173-174.
[130] : Norbert Alter, *Sans classe ni place,* Presses Universitaires de France, 2022, p.171.
[131] : Norbert Alter, *Sans classe ni place,* Presses Universitaires de France, 2022, p.175.

C'est l'expérience de la honte qui a brisé pour Pierre, pour longtemps, cette capacité à tenir un rôle aux contours clairs et, plus encore, d'en jouer alternativement deux ou même plusieurs.
Quand Pierre, jeune, récite en classe une poésie avec talent ou raconte une histoire qui passionne… il est surtout heureux de tenir un rôle *mal* défini : « ni élève, ni professeur, professeur et élève. Il a l'expérience de l'ambiguïté, il vit constamment avec. Il découvre une place dans cet exercice alors que la majorité de ses condisciples s'y trouvent déplacés. Il y trouve également le plaisir que connaissent les gens de scène : faire partager une émotion, une idée personnelle, une partie de soi pour « faire prendre un groupe », pour l'associer de manière fusionnelle à son propos. Mais cet exercice repose sur un dévoilement de soi risqué : il suppose d'abandonner les codes protecteurs d'un personnage pour devenir une personne »[132].

Ce n'est que progressivement que Pierre se situera des deux côtés d'une même situation sociale : il devient déménageur après avoir tant été « déménagé », il est élève et jeune travailleur l'été, il devise plus tard et boit du brouilly en terrasse mais a été garçon de café...

A la différence de la plupart des travaux dans le domaine des stratégies de l'identité, Norbert Alter nous fait vivre ce voyage du « personnage à la personne ».

Ni paradis perdu, ni pureté originelle, ni révélation. Peu de *travail* de gestion de ses propres dispositions chez Pierre. En une certaine façon, Norbert Alter est ici plus sociologue du cadre des contraintes (qui absorbe l'acteur) que des ressources (que l'acteur cherche à mobiliser). Pierre cherche, ou plutôt est contraint de découvrir, *« quoi être »* en situation que *« qui être »*. Il construit autant son identité (sinon plus) par les *actes* qu'il réalise que par les *représentations* qu'il s'en donne.

L'approche « altérienne » consiste là à étudier toute action passée de Pierre, dans son *présent*. Dans des formes de déterminations qui l'excèdent et en ne la rabattent jamais au dynamisme interne d'un *moi* dont on saisirait les intérêts cachés ou les calculs plus ou moins inconscients. Et encore moins d'un groupe social ou culturel qui le façonne.

Norbert Alter aborde, dans cet ouvrage si original, la sociologie du point de vue d'une figure subjective sans subjectivisme, déterminée sans essentialisme.

Il livre un récit au service des autres… pour leur rendre service. Il met à jour des failles, ses failles. Ce qui est courageux. Courageux face aux enjeux de carrière du champ académique français, un champ qui nous parait si peu imaginatif en ce qu'il récompense le mimétisme, l'entre soi, et qui donc n'apprécie que peu cette inclination à l'intimité, au témoignage qui serait pourtant tout de suite admiré si l'auteur était né à New York ou Chicago. Norbert Alter peut le faire aujourd'hui puisqu'il n'a plus d'enjeu strict de carrière.
Norbert Alter[133] n'a jamais épousé de compromissions dans les champs académiques. Il ne se cite pas, dans un article ou un livre, pour être cité. N'a jamais attendu des élèves faussement

[132] : Norbert Alter, *Sans classe ni place*, Presses Universitaires de France, 2022, pp. 111-112.

[133] : Pour avoir eu la chance d'avoir été son élève à Sciences Po auprès de Renaud Sainsaulieu, puis son collègue, avec Laurence Servel, grâce à Christine Geoffroy et Jean-François Chanlat, à l'Université de Dauphine comme co-directeur de

émancipés qu'ils imitent le maître, répandent sa pensée, contrôlent sa présence dans des revues, transforment le sens premier d'une revue à destinée « pratique » en revue « académique » pour le strict intérêt d'un comité éditorial lui-même de passage…
De manière plus large, Norbert Alter ne part pas du concept mais de ce qui, dans l'expérience subjective, est porteur d'une *intensité* d'être à partir de laquelle se déploie une *vitalité* conceptuelle. Son empirisme est force authentique d'une « sociologie pratique »[134].
Dans ce livre original, le témoignage existentiel est premier. Norbert Alter aurait-t'il alors la tentation d'être un « anti-sociologue » comme on parle « d'anti-philosophe » ? Serait « anti-sociologue » celui qui est témoin du vrai. Celui qui l'a expérimenté, et plus encore éprouvé. L'anti-sociologie serait ici la représentante de la force d'un témoignage venu du tréfonds. Sa force serait d'être une parole qui s'affirme comme telle. Comme nous en trouvons la magnifique expression, mais dans un sens différent, chez Pascal face à Descartes ou chez Nietzsche face à Kant, en philosophie[135].

Nous avons là deux types de sociologie complémentaires et utiles : ici, on repère un évènement après une démonstration. Là, on a souvenir et l'on cherche à mieux comprendre la trace de l'évènement.

Le livre de Norbert Alter ne va en rien à la quête de *soi* mais illustre de constants passages d'un *que suis-je*, moi Pierre, en cette situation, à un *qu'ai-je été obligé d'être ou de faire* pour survivre ou mieux vivre. Pierre ne semble pas se demander qui il *est*. En cela, le livre nous est utile parce qu'il nous permet de distinguer deux types de situations en contexte multiculturel. Celles où l'appartenance culturelle est revendiquée et avancée par au moins un des interlocuteurs explicitement (comme cet accent que l'on renforce ou ce bijou caché soudain arboré pour relier à une origine, un lien commun) et celles dans lesquelles l'appartenance culturelle opère à un niveau métacommunicationnel, implicitement (comme cette demande de reconnaissance qui ne se met pas en mots mais peut vivre d'un regard que l'on finit par obtenir dans l'échange alors que l'on est étranger)[136].

3, Autres fortes utilités de l'ouvrage pour les recherches et le management interculturel

Master II, intervenir aussi dans ses programmes comme enseignant et le faire intervenir dans les nôtres, le mot qui caractérise Norbert Alter est probité.

134 : On mentionnera ici la revue *Sociologies pratiques* fondée en 1999 par Renaud Sainsaulieu, dynamisée notamment par Geneviève Dahan-Seltzer, François Granier, Marc Uhalde et Danielle Cerland Kamelgarn, au sein de l'Association des professionnels en sociologie de l'entreprise (APSE).

135 : François Dubet a des lignes très instructives concernant ce refus de Alain Touraine à devenir un chef d'École, « pour ne pas dire un chef de Secte ». Il écrit : « il faut sélectionner des élèves, en faire des disciples, s'assurer de leur conformisme et de leur fidélité, exiger d'être le centre de leurs références, interdire de citer et d'évoquer les « ennemis », sauf pour les assassiner... Il faut aussi contrôler des places, des postes, des éditeurs, des revues, placer ses gens afin que l'enthousiasme admiratif des élèves se conjugue à leurs intérêts de carrière bien compris. Il faut enseigner et placer des élèves à l'École normale supérieure et à Sciences-Po afin de s'attacher les futures élites. Je n'aurai pas la cruauté d'évoquer ceux qui ont fait École, à commencer par Durkheim pour citer un collègue qui ne fâche plus, mais c'est un vrai travail que de faire une École, c'est une stratégie de tous les instants, un jeu de marquages et de démarquages, une vigilance constante dans un monde intellectuel perçu comme un champ de bataille et une guerre plus ou moins chaude. Il faut créer ou prendre une revue, y placer des amis qui sont aussi des vassaux, s'assurer que tous les textes contri- buent à votre gloire, écarter les fâcheux, tenir les brides serrées... Bref c'est une « besogne » et une affaire de caractère » (François Dubet, « Touraine: le sujet contre le système ». Lua Nova: Revista de Cultura e Política, Centro de Estudos de Cultura Contemporânea, CEDEC, 2019, pp.15-35).

136 : Patrick Denoux, « Pour une nouvelle définition de l'interculturation », in Jeannine Blomart et Bernd Krewer, *Perspectives de l'interculturel*, l'Harmattan, 1994.

- **Pour une sociologie des devenirs humains et de l'interculturation[137]**

L'ouvrage de Norbert Alter ne part pas, répétons-le, des principes, des lois ou des catégories d'un transcendant. Il les éclaire à partir des contradictions que pose l'expérience. Ce n'est pas une démonstration mais un cheminement, un élargissement, une navigation au sein « d'un « archipel » (sa vie) et « d'ilots-miroirs » (les situations) que propose le sociologue.

Se faisant, il s'oppose à un culturalisme étroit[138]. L'identité culturelle de Pierre n'est pas un *donné* mais un *construit*, un matériau composite fait d'émotions, de sentiments, de moments de conscience réfléchis, d'une sorte de regard de *second degré* qu'il jette sur ses états vécus.

Les deux premières parties de la présente note de lecture le soulignent. Elles visent à célébrer le travail de Norbert Alter qui décrit l'action de Pierre *en situation*, pour nous laisser en identifier les dispositions ou habitudes qui s'y manifestent, plutôt que d'en déduire l'action des dispositions ou habitudes que l'auteur prête à l'identité culturelle de Pierre. La richesse de l'ouvrage est de nous aider à prendre la mesure des mécanismes pratiques, corporels[139], inconscients aussi, à travers lesquels des apprentissages s'opèrent pour Pierre. Constamment. En flux continus. Comme l'est la vie et doit nous y inviter toute compréhension du *fait culturel*.

Le domaine du management interculturel peine encore à accepter, nous l'avons dit, une véritable prise en compte des « identités » au travail[140] et des effets associés que nous nommons, aujourd'hui, et certainement trop facilement, de *créolisation*. Il continue le plus souvent de considérer l'identité culturelle comme celle de Pierre, comme le résultat de valeurs qui ne seraient pas les produits d'une l'action sociale mais venues du « ciel des idées et des peuples »[141].

---

137 : Nous parlons souvent de phénomène d'*« interculturation »* pour asseoir une définition sémiotique de la culture et se défaire de toute forme d'explication causale unique, qu'elle soit psychologique, structurale ou sociale. Avec d'autres, nous proposons une approche *compréhensive, systémique* et *interactionniste* du management interculturel. Nos recherches, nos activités d'enseignement, notamment au sein du Master de Management Interculturel de l'Université Paris-Dauphine et dans une vingtaine d'établissements du supérieur, mais aussi nos actions de conseil aux organisations publiques ou privées, dans plus de trente pays, visent non à comparer différentes cultures mais à cerner la manière dont une relation et un cadre signifiants sont progressivement définis par les acteurs comme conventions et évoluent tout au long d'une rencontre, malgré les différences culturelles perçues.
Nous défendons, avec d'autres, une sociologie des manières dont les personnes s'y prennent pour stabiliser des mondes communs et utiliser leurs « bagages » de savoirs, stratégies, valeurs.... pour faire convention par-delà les épreuves (Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Gallimard, 1991 ; Marc Jacquemain et Bruno Frère, *Epistémologie de la sociologie*, De Boeck, 2008).

138 : Evalde Mutabazi et Philippe Pierre, *Pour un management interculturel. De la diversité à la reconnaissance en entreprise*, L'Harmattan, 2008.

139 : Antoine Hennion, *Comment la musique vient aux enfants. Une anthropologie de l'enseignement musical*, Economica, 1988.

140 : Renaud Sainsaulieu, *L'identité au travail*, PFNSP-Dalloz, 1977. La seconde édition a été préfacée par Norbert Alter.

141 : Le travail de Philippe D'Iribarne a éclairé « ces ingrédients (culturels) nécessaires de régulation sociale dans les sociétés considérées, sans que rien ne les fonde en raison » (« Itinéraire : P. D'Iribarne », *Projet,* 2001/1) et a aidé à sortir du positivisme le champ du management international.
Dans *Penser la diversité du monde* (Le Seuil, 2008, p. 158), Philippe D'Iribarne souligne qu'il « n'est pas facile de trouver un terme plus adapté » que le terme de culture pour rendre le sensible plus intelligible et pour évoquer un modèle abstrait fixant la diversité des situations humaines (bien que ce modèle n'apparaisse jamais dans le champ de l'observation, ni même dans la conscience des individus). Ce que Philippe D'Iribarne nomme « une scène de référence singulière où s'opposent un péril majeur et des voies de salut permettant d'y échapper, des chaînes de signification qui donnent sens aux situations de la vie quotidienne en les donnant à voir dans la perspective ouverte par cette scène ». Pour utile qu'elle soit, l'approche de Philippe D'Iribarne étudie peu comment des individus peuvent occuper, en même temps, différentes positions de classe, de genre,

Un premier temps positiviste de la recherche en management interculturel a été celui de rendre visible, de nommer et de qualifier les espacements et les différences entre nations conduisant à de supposés « malentendus », « chocs » ou « risques culturels »[142]. Ceci a abouti à reléguer à l'arrière-plan les représentations, pratiques et identités des individus dans leurs rapports quotidiens dès lors que l'on ne pouvait les classer à partir d'une opposition bipolaire (individualisme-collectivisme, degré fort ou faible de contrôle de l'incertitude…).

Un deuxième temps – bien nécessaire - est celui de la relation, des interfaces et des emboîtements entre ordres culturels et agencements identitaires. Ce livre *Sans place ni classe*, et plus largement l'héritage sociologique de Norbert Alter, y a toute sa place. Les recherches interculturelles doivent donc, selon nous, délibérément considérer la liberté, les états vécus et la subjectivité ambiguë des acteurs non pas comme un obstacle à neutraliser ou à refouler, mais comme la substance même du travail exploratoire à effectuer[143].

Les recherches interculturelles apparaissent de plus en plus utiles en tant que possible science des effets de contextes qui se diversifient (mondialisation, migrations, extension au quotidien des technologies, types de gouvernances…) et des croyances collectives que l'on peut envisager comme systèmes d'arguments qu'un individu conserve tant qu'il n'y voit pas de concurrent sérieux. Cet oubli des dissonances identitaires chez un même individu, des arbitrages constants entre plusieurs « territoires du moi », est étonnant chez les auteurs les plus connus en management interculturel (Geert Hofstede ou Fons Trompenaars, par exemple) qui semblent dénier jusqu'à présent aux personnes qu'ils étudient le droit d'être coupés - au moins en deux - par « la force d'engagements affectifs en héritage » qui viennent contredire la détermination unique d'un cadrage culturel national[144]. Il est rare, par exemple, de trouver dans leurs écrits les parcours de vie de binationaux, pourtant de plus en plus nombreux dans la plupart des équipes multiculturelles étudiées en ces domaines. En découle, dans la plupart de ces travaux, ce que nous pourrions nommer un resserrement dommageable de la conscience en termes psychologiques autour « d'un ici-même » qui se réduit à un « soi-même »[145] et à l'incapacité de penser les processus d'individualisation autrement que sur le mode du noyau culturel rayonnant sur l'ensemble d'une sphère existentielle[146].

---

ethno-raciales par rapport à différents espaces nationaux. Les variables culturelles applicables au niveau sociétal sont-elles réellement utiles pour prédire le comportement d'individus ayant quitté leur pays d'origine à l'âge de 15 ans, ou bien ayant travaillé dans plus de trois pays différents au cours de leurs carrières ou bien ayant choisi de prendre pour conjoint une personne autre que concitoyenne ?

142 : Geert Hofstede, *Cultures' Consequences*, Beverly Hills : Sage Publications., 1980 ; Geert Hofstede, *Culture's consequences : comparing values, behaviors, institutions, and organizations across nations*, 2ème édition, Thousand Oaks, Sage, 2001.

143 : Le principal risque des travaux culturalistes faisant primer « une pensée de l'identité unique en relation avec l'origine » (Edelyn Dorismond, « Comment Deleuze et Derrida voyagent dans la pensée glissantienne de la créolisation », *Rue Descartes,* 2013/2 (n° 78), p. 34-47) est de considérer l'espace et le temps comme des milieux homogènes et continus. Or, nous contestons, pour notre part, l'explication intégrale du présent par les forces en jeu dans un état qui précède, explication que privilégie précisément une approche culturaliste étroite.

144 : Alain Tarrius, Lamia Missaoui, « Conclusion », in Alain Tarrius, Lamia Missaoui et Fatima Qacha, *Transmigrants et nouveaux étrangers*, Presses Universitaires du Mirail, 2013, p. 186.

145 : Alexis Nouss, « Enjeu et fondation des études exiliques ou Portrait de l'exilé », *Socio*, 05, Octobre 2015, p. 241-268.

146 : Emmanuel Lozerand, « Penser les individus du monde », *Socio*, 05, Octobre 2015, p. 139-161. Emmanuel Lozerand note que « les arts gestuels japonais permettent par exemple de produire des barycentres, en diverses régions du corps, voire au-delà de ses limites anatomiques ».

Philippe D'Iribarne, autre figure fondatrice en interculturel, dans un beau texte, fait remarquer que « même s'il a beaucoup vécu en France, Jean Jacques Rousseau n'est pas devenu étranger – cela apparaît bien dans les Confessions – à une vision de la société marquée par son enfance suisse, ce qui rend difficile de le situer culturellement »[147]. Soulignant cette difficulté de définir l'individu à l'intérieur des seules limites matérielles et spirituelles, Jean-Jacques Rousseau a lui-même écrit : « je crois avoir déjà remarqué qu'il y a des temps où je suis si peu semblable à moi-même qu'on me prendrait pour un autre homme de caractère tout opposé »[148]. « Notre plus douce existence est relative et collective, et notre moi n'est pas tout entier en nous »[149]. Faute d'y avoir accordé davantage d'attention, il est juste de dire que Philippe D'Iribarne entrevoit bien la possibilité pour Jean-Jacques Rousseau, comme pour tout à chacun, d'un modèle d'action qui brasse les appartenances (suisses et françaises en l'occurrence), que l'on pourrait qualifier de « polyglosique » et que Homi Bhabha nomme des espaces hybrides ou « interstitiels » d'identités[150].

Beaucoup d'auteurs, de chercheurs ou de praticiens en management interculturel semblent, à nos yeux, reflèter une tradition dans laquelle nous ne pouvons être moraux que si nous savons quelle fin nous poursuivons. La connaissance de soi est une vertu qui doit chasser les fausses consciences de soi. On ne se demande pas « qui je suis » mais ce que je suis au travers de mes valeurs. Les processus d'élaboration d'un système signifiant chez l'individu (et, par extension, des conceptions de l'identité) chez nombre de spécialistes de l'interculturel s'apparentent à un moi *nouménal* qui ne serait que peu sujet aux lois du monde *phénoménal*. Ce moi n'a pas d'histoire clivée, pas d'âge qui varie, pas d'accent qui fluctue au gré d'un parcours de vie… Il n'a qu'une région de naissance et une seule couleur de passeport !

Une certaine tradition, autour de l'emploi abusif des travaux de Geert Hofstede, a tendance encore à mutiler l'expérience pour n'en sauver que la représentation sous forme de valeurs (entendues comme le caractère estimable, désirable, le prix que l'on attribue à une chose ou à une personne et qui influencent la représentation de soi dans une société (nationale) donnée).

Le champ du management interculturel nous apparaît encore constitué de praticiens et d'académiques qui sont réticents à prendre en compte la possible fragmentation identitaire qui résulte de la (pluri)appartenance à ces communautés historiques comme autre chose que pathologique, à la voir comme une désorientation (ne pouvant receler une organisation élevée) et l'« équivalent de ces dédoublements de personnalité que décrivait la psychiatrie du XIX^{e} siècle[151] ».

Il y a dans leurs travaux, aux antipodes de la force de l'ouvrage de Norbert Alter, une disqualification épistémologique du trajet, de l'itinérance au profit de ce qui est censé être

147 : Philippe D'Iribarne, "Trois figures de la liberté", *Annales*, Septembre-octobre 2003, p. 968.
148 : Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, Tome I, livre III, p. 152-3 cité par Gilbert Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Millon, 2013, p. 485.
149 : *Idem*, p. 155.
150 : Homi. K. Bhabha, *The Location of Culture*, Routledge, 1994.
151 : Vincent Descombes, *Les Embarras de l'identité*, Gallimard, 2013, p. 39.

stable, permanent. On n'y évoque pas les passages individuels d'une forme culturelle à une autre, ce qui participerait d'une *trajectographie*, pour reprendre les mots de Paul Virilio[152].

La plupart des travaux interculturels mésestiment ce processus d'émergence du sens, de changements multiples en « système », et les apports d'une méthode de recherche qui expliquerait un « phénomène par sa genèse, c'est-à-dire qui compare[rait] entre eux les états successifs d'un phénomène en vue de saisir comment un tout complexe s'organise à partir de ses éléments[153] ».

Jean- Pierre Ségal précise en quoi consiste une approche interculturelle en management. « La démarche » écrit-il, « ne vise pas tant à expliquer les stratégies et les conduites des acteurs à travers l'analyse de leurs contraintes et de leurs ressources et des propriétés du système d'action qu'ils co-construisent, qu'à identifier les catégories dans lesquelles ils regardent la situation qui leur est faite, envisagent les menaces qui pèsent sur eux et imaginent des moyens, individuels ou collectifs, pour s'en protéger »[154]. Alors plus que jamais, il y a bien à comprendre une clinique des métissages et des hybridations (mi cela et mi cela) pour ouvrir à une perspective tierce et enchevêtrée, des créolisations préférons-nous pour échapper au binaire, qui constitue un paradigme trop délaissé, trop oublié du management interculturel[155] et permettant de penser celle des autres nouvelles constructions identitaires (nouveaux mouvements sociaux, nouvelles formes de luttes, nouveaux liens entre travail et coopération…).

L'individu, qui n'est pas fait tout d'une pièce, n'est pas une simple *hypostase* de la structure[156]. Mais quel est le « schème de commutation »[157] qui convertit le « dépôt des expériences passées en disposition pour l'avenir » et qui « orchestre » sans « être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre »[158] ? Nous évoquons souvent, pour le penser, la notion de *bricolage*[159].

Norbert Alter préférerait peut-être parler de *dispositions* pour souligner comment les tendances ou habitudes d'un acteur ont été développées chez lui dans le passé mais ne *détermine* pas l'entièreté de son action future. C'est un des sens de l'ouvrage *Sans classe, ni place* et de cette improbable histoire de ce garçon venu de « nulle part ».

---

152 : et avait pourtant été initiée, répétons-le, par la sociologie de l'École de Chicago qui accordait un large crédit à une grande variété de figures d'étrangers dans une même société (le prolétaire noir, le précaire, le marginal, le Juif, l'Asiatique, le saisonnier…), portait grande attention aux tiraillements vécus.

153 : Louis-Marie Morfaux (dir.), *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Armand Colin, 1980.

154 : Jean-Pierre Ségal, « Culturaliste ? Culturaliste toi-même ! », *Gérer et Comprendre*, n°103, Mars 2011.

155 : Hèla Yousfi et Grégor Bouville, *Les dimensions oubliées de la gestion. Mélanges en l'honneur de Jean-François Chanlat*, Presses de l'Université Laval, 2022.

156 : John Milton Bennett, *Basic concepts of intercultural communication : selected readings*, Intercultural Press. 1998.

157 : François Héran, « La seconde nature de l'habitus. Tradition philosophique et sens commun dans le langage sociologique », *Revue Française de sociologie*, 1987.

158 : Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Editions de Minuit, 1980, p. 89.

159 : Pierre-Robert Cloet, Alain-Max Guénette, Marie-Anne Mirabeau-Paquiry Philippe Pierre et Michel Sauquet, "Fiction and Cross-Cultural Understanding" in Michel Dion, Paul Freeman and Sergiy Dmytriyev (eds.), *Humanizing business: What humanities can say to business?*, Springer, 2022.

- **La force des *relations*, point d'horizon sociologique**

Emmanuel Renault fait état d'un souci de l'homme contemporain de développer une capacité de changer de point de vue tout en gardant le sentiment de soi, d'un nouveau type de déni de reconnaissance propre à nos sociétés, qu'il nomme reconnaissance *fragmentée*, *insatisfaisante*. « Ce n'est pas seulement que l'individu ne parvient pas à faire reconnaître la manière dont il interprète les rôles qu'il endosse (méconnaissance), mais c'est que ces différents rôles se superposent en lui sans qu'il puisse procéder à l'unification personnelle qui lui donnerait le sentiment d'être reconnu à travers eux »[160]. C'est le temps des identifications fortes mais souvent peu compatibles qu'ont à comprendre nos contemporains et nous avec eux.
Le personnage clé de Norbert Alter, c'est précisément celui qui « demeure subjectivement extérieur à son milieu actuel ; il en partage objectivement les normes et même les manifestations de sentiment mais avec distance et dérision. Cette position lui confère un regard sur le monde qui s'apparente à celui de mon métier : observer pour comprendre ce que les autres sont. Ce regard lui confère la lucidité nécessaire pour vivre avec les autres sans pour autant être semblable. Comme un étranger vit avec des natifs : en s'attachant à comprendre leur culture, sans jamais l'adopter intimement, sans jamais la confondre avec la nature des choses, parce qu'« il vient d'ailleurs » et qu'« il peut repartir », comme l'écrit Simmel »[161].

Avec des ouvrages comme *La force de la différence. Itinéraires de patrons atypiques* ou *Sans classe ni place*, Norbert Alter participe, selon nous, en inspirateur puissant, de ce courant des « *relations »*[162] ou *« références plurielles »* du champ du management et des recherches interculturelles.

Décrivons - succinctement - ce qui nous semble former ce courant qualitatif à la frontière de la sociologie de l'entreprise et des organisations, de la psychologie culturelle, des disciplines de gestion, de l'anthropologie… (voir tableau 2 en annexe). Courant, qui plus encore qu'une école naissante, s'apparente, pour nous, à un collège invisible. Et regroupe, pour nous, des figures comme celle de Evalde Mutabazi, de Jean-François Chanlat, de Pierre-Robert Cloet, de

[160] : Emmanuel Renault, *L'expérience de l'injustice : Reconnaissance et clinique de l'injustice*, La découverte, 2004, p. 193.
[161] : Norbert Alter, *Sans classe ni place*, Presses Universitaires de France, 2022, pp. 296-297.
[162] : Philippe Corcuff (2008) postule que l'avenir de l'analyse sociologique passe par l'exploration des relations sociales, l'étude de ce qui engendre l'individu à partir de ce qui n'est pas lui et qui se nomme « relation » (Gilbert Simondon, 1995, p. 88). « Les sociologies d'aujourd'hui semblent à la recherche d'une troisième voie, mais en ayant du mal à la formuler épistémologiquement. Je propose de nommer cette voie relationnalisme méthodologique. Le relationnalisme méthodologique constituerait les relations sociales en entités premières, caractérisant alors les acteurs individuels et les formes collectives comme des entités secondes, des cristallisations spécifiques de relations sociales prises dans des contextes sociohistoriques variés. Le programme relationnaliste ne serait pas nouveau, mais plongerait ses racines dans les débuts mêmes des sciences sociales. Les relations sociales ont pu être appréhendées dans l'Histoire des sciences sociales de manières diverses : « rapports sociaux » chez K. Marx, « formes de solidarité sociale » chez E. Durkheim, « action réciproque » chez G. Simmel, relativité du «sens subjectif visé par l'agent» au « comportement d'autrui » dans la sociologie compréhensive de M. Weber, dynamique de « l'imitation » chez G. Tarde, « interdépendances » chez N. Elias, « interactions de face-à-face » chez E. Goffman et les sociologues interactionnistes, « relation salariale » dans la sociologie du travail de P. Naville et de P. Rolle, « champs » comme systèmes de relations chez P. Bourdieu, « relations de pouvoir » dans la sociologie des organisations de M. Crozier et E. Friedberg, etc ».

Laurence Romani[163], de Yih-Teen Lee[164], de Alain-Max Guénette, de Virginia Drummond-Guitel et, par extension de champ ou d'inspiration, si importantes, de Michel Sauquet, de Fabien Blanchot, de Jean-Luc Metzger, de Dominique Martin ou de Marc Bosche. Un collège qui prend en compte la présence de groupes professionnels, culturels et ethniques dans une société majoritaire (pensons aux expatriés des grandes entreprises, aux migrants de faible extraction sociale, aux équipes de travail dans les secteurs de l'humanitaire, aux patrons atypiques, aux innovateurs…), étudie les parcours identitaires à l'œuvre entre groupes de référence et groupes d'appartenance de sujets qui peuvent imprimer davantage qu'autrefois de variations individuelles à la tenue de leurs rôles sociaux.

La notion de culture partagée par ce collège invisible n'y est pas un schème analytique qui a une existence réelle et que l'on pourrait loger en une entité physique du corps de chacun, dans un cogito, un Moi ou même une subjectivité. Ce « Je » ne peut rendre raisonnablement compte d'un sujet pluriel. A l'analyse, le niveau de l'individu semble bien trop étroit et la culture est donc davantage à entendre comme unité complexe résultant de *relations constitutives*. C'est bien le « déroulement des formes de vie immédiatement observables », qu'évoque Philippe D'Iribarne, qui donne concrétude à la culture - et perspective à la notion de « référentiel de sens » - sans qu'il y ait de données culturelles à priori mobilisables qui sortent inchangées de l'activité humaine et des interactions. Tout est longue métamorphose. Comme dans le récit de ce garçon venu de « nulle part ». Est-ce alors un phénomène de traduction, de transfert, de médiation auquel nous assistons et dont il faudrait parler quand on mobilise la notion de culture ? N'est-ce pas la structure immanente des relations qui fonde la culture et cette structure immanente n'émerge t'elle « non pas dans un cadre mais *par* la contrainte d'un cadre »[165] ? Faut-il nécessairement chercher à construire un « principe générateur » aux pratiques (A « fait » devenir B) ou le situer dans le mouvement même de l'effectuation des pratiques (A et B « devenant »)[166]?

[163] : Henriett Primecz, Laurence Romani et Sonja A. Sackmann, "Cross-cultural management research : Contributions from various paradigms", *International Journal of Cross-Cultural management*, Vol. 9, N° 3, 2009, p. 267–274.

[164] : Yih Teen Lee, "Home versus host—Identifying with either, both, or neither? The relationship between dual cultural identities and intercultural effectiveness", *International Journal of Cross Cultural Management,* Vol. 10, N° 1, 2010, p. 55-76.

[165] : Edouard Gardella, « Du jeu à la convention. Le self comme interprétation chez Goffman », *Tracés*, 4, 2003, p. 36.

[166] : Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Le Seuil, 2000, p. 235.

1. Trois approches des réalités culturelles en entreprise (Chanlat et Pierre, 2018)

	Modèles des références nationales	Modèles des références sociétales	Modèles émergents des « références plurielles »
Définition de la culture qui s'apparente à…	Une programmation mentale largement inconsciente	Un contexte d'interprétation et un système de sens enracinés dans l'histoire	Un bricolage entre culture(s) héritée(s) et culture(s) des contextes d'accueil et qui débouche sur des stratégies identitaires pour des êtres bio-psycho-sociaux
Variables étudiées	Critères de différenciation culturelle à travers la recherche d'universaux	Référents ultimes et dynamique des valeurs entre universel et local	Mobilisations identitaires liés à des chocs acculturatifs
Domaines principaux d'étude	Etude des catégories incorporées d'ordre sociétale sous forme de dispositions à percevoir, à croire, à agir… qui distinguent au travail des cultures nationales comparées	Etude des dynamiques sociétales au travers d'éléments structuraux traversant les siècles et inventaire des cultures (politiques) nationales	Etude des dynamiques des stratégies identitaires, des valeurs dans la mondialisation portées par des migrants, des élites, des diasporas, des communautés imaginées (usage des NTIC et communication interculturelle à distance…)
Degré de mobilité des populations étudiées	Groupes stables/sédentaires	Equipes de travail Expatriés	Individus mobiles (migrants, voyageurs…) Impatriés/Cadres internationaux Diasporas / Communautés transnationales Equipes virtuelles et/ou déspatialisées
Etude des contacts	Entre sociétés nationales Primat au déterminisme culturel	Entre groupes culturels Primat aux écarts entre universalisme et localisme	Entre individus Primat au relativisme culturel
Méthodologie	Méthodes quantitatives et comparatives / Questionnaires	Méthodes qualitatives et comparatives / Observations participantes	Méthodes qualitatives Observations participantes
Perspectives disciplinaires	Sciences de gestion, Sociologie des organisations, Anthropologie, Ethnologie	Sciences politiques, Ethnologie, Sciences de gestion, Anthropologie	Psychologie culturelle, Sociologie de l'entreprise, Anthropologie
Travaux dominants en management interculturel	E. T. HALL, G. HOFSTEDE, C. H. TRIANDIS, F. TROMPENAARS & C. HAMPDEN-TURNER…	P. D'IRIBARNE, M. SELLIER, M. MAURICE, R. SYLVESTRE, J. C. USUNIER, C. BARMEYER, J. P. SEGAL, S. CHEVRIER…	J. F. CHANLAT, E. DAVEL, J. P. DUPUIS, E. MUTABAZI, P. PIERRE, M. SAUQUET , Y. PESQUEUX, E. KAMDEM, A. COTE, S. A. SOUSSI, V. CALVEZ, A. M. GUENETTE , Y. T. LEE, F. DERVIN, L. ROMANI, V. DRUMMOND-GUITEL …

(Sources d'inspiration : MUTABAZI & PIERRE, 2008 ; A. COTE & A. S. SOUSSI, 2006 ; B. TROADEC, 2001)

Un collège invisible (renvoyant aux modèles émergents des références plurielles » dans le tableau plus haut) qui devra étudier, dans les années à venir, l'effet d'une mobilité des idées, des images, des technologies de plus en plus issues du résultat du travail d'hybrides humains/non-humains cheminant le long de divers nœuds interconnectés. De tels réseaux comprendront des entités « physiques » et « humaines », dont le pouvoir découle de leurs associations complexes et fluctuantes ; des objets « non humains » qui vont constituer les relations sociales, via des machines, des textes, des images[167] ….

Les sociétés contemporaines sont, en effet, à la fois pleines d'étrangers qui n'occupent pas de places sociales convenues (migrants de basse condition économique, réfugiés, sans papiers, personnes discriminées du fait de leurs origines, de leur choix de vie, de leurs apparences…) mais aussi de personnes qui ne peuvent être confondues avec le regard du « dominé » (cadres et dirigeants mobiles) et qui éprouvent, elles-aussi, des franchissements de frontières physiques et mentales, et le sentiment de constamment passer d'un univers à un autre. Ces

[167] : L'épistémologie interculturelle que appelons ici de nos voeux est certainement à explorer aussi dans le foisonnement anthropologique et philosophique des métaphores autour du divers, du métissage, de la créolisation et de ses manifestations : « figure du rhizome avec G. Deleuze et F. Guattari (1980), de la relation avec E. Glissant (2009), mouvements d'une oscillation avec F. Laplantine et A. Nouss (1997), manteau d'Arlequin avec M. Serres (1994), série de branchements avec J. L. Amselle (2001), reliance avec E. Morin (2004), importance d'un texte et de la compréhension de soi comme interprétation avec P. Ricoeur (2004) ou encore "bulles" humaines vulnérables dans les mouvements de "l'écume" avec P. Sloterdijk (2006) » (Jean- François Chanlat et Philippe Pierre, *Le management interculturel. Evolution, tendances et critiques*, EMS, 2018). On trouvera pareille interrogation sur les liens entre les phases de l'être et le devenir, en management interculturel, chez Tony Fang, par exemple, avec notamment la métaphore du Yin et du Yang pour exprimer que la relation entre deux locuteurs est un *devenir* en marche. Ce n'est pas un « juste milieu » aristotélicien mais la rencontre de deux dimensions qui existent par leurs contraires et permet précisément que la signification puisse être partagée (Tony Fang, "Yin Yang : A New Perspective on Culture", *Management and Organization Review*, 2012).

deux populations partagent-elles, pour *faire sens*, une « sorte de regard plus intérieur - tourné vers soi-même – et plus extérieur – plus distancié que celui de la majorité »[168]? Comment comprendre ces populations qui semblent se constituer en *sujet* en ne cessant de « s'effacer » à elles-mêmes et prendre de nouvelles formes identitaires ?

La sociologie de Norbert Alter nous apprend qu'« il n'y a pas de coopération possible sans un lien social qui suppose de la proximité sensible, physique et la communion des corps ». Mais qu'en est-il en ces temps de Zoom, de Teams et d'équipes déspatialisées, comme pour ces managers expatriés de grandes entreprises, qui seraient, pour eux, des temps de négociation entre plusieurs groupes de référence possibles, plusieurs langues possibles et donc, depuis le plus jeune âge souvent, plusieurs allégeances et instances de contrôle social (la famille de l'enfance, les liens transnationaux de l'adolescence, ceux des études secondaires et supérieures, ceux de l'entreprise, ceux des amis croisés au fil des voyages, ceux des amis des enfants nés en différents pays…) ?
Pour eux aussi, la variété des angles sociologiques de Norbert Alter, celui du « manque à être » de Pierre et « du fait réflexif » « des patrons atypiques », opère, questionne et est fort utile à prendre en compte.

Dans les entreprises et espaces de travail mondialisés, le proche n'est pas nécessairement à côté de nous, dans un entourage *topogaphique*, mais connexe c'est à dire, dans une logique cette fois *topologique*, situé dans un nœud de réseau accessible facilement[169]. Ceci nécessite une sociologie de rapports qui substituent la connexité à la contiguïté. Plus que jamais, il s'agit de comprendre une *multiplicité* dans les effets d'un système. « La multiplicité ne doit pas désigner une combinaison de multiple et d'un, mais au contraire une organisation propre au multiple en tant que tel, qui n'a nullement besoin de l'unité pour former un système » écrivait Gilles Deleuze[170].

- **Vers les figures du rhizome et de la créolisation…**

La figure du *rhizome* éclaire la compréhension de l'ambivalence de l'étranger. Elle invite à penser les trajectoires des managers mobiles notamment et, plus largement, des personnes de la modernité tardive, en termes de *combinatoire*, de ramification des causes, d'affects sédimentés et propre à chacun certes mais toujours reliés. Le rhizome a à voir avec cette pensée en termes de concours, d'aide, de soutien et de connexion comme dans le cas de certains migrants qui ont l'aptitude de se faire passer pour un membre d'un autre groupement ethno-racial.
Pour ceux aussi que Chantal Jaquet appelle des « transclasses » (personnes qui vivent un transit entre deux classes sociales), la haine, la colère ou la honte se combinent aux affects joyeux et ouvre la porte à des rencontres amicales ou amoureuses qui vont jouer le rôle d'un « contrepoids social »[171]. Ces « transfuges » ont groupe d'appartenance en vue (à la différence de Pierre). Pour eux, les choses naissent souvent d'un désir de mettre fin à une souffrance alors que tout nous invite à rester à « notre place ». Face à cette capacité de faire pivoter son destin, Chantal Jaquet parle moins de « génie », d'une disposition innée que d'une ingénierie,

168 : Norbert Alter, *La force de la différence. Itinéraires de patrons atypiques*, PUF, 2012, p. 66).
169 : Michel Lussault, *L'homme spatial*, Le Seuil, 2007, p. 65.
170 : Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, PUF, 1968, p. 236.
171 : Chantal Jaquet, *Les transclasses ou la non-reproduction*, PUF, 2014, p. 66.

d'une « complexion ». La complexion est cet assemblage de déterminations qui interagissent, « l'entrelacement compliqué des fils qui constituent le tissu d'une existence et la rattachent à celle des autres »[172].

Plus sombre, et pointant des relations humaines fragmentaires et discontinues, Zygmunt Bauman parle d'indifférenciation « chaque fois que la relation implique moins que la totalité de la personne, chaque fois que l'objet de la relation est un aspect sélectionné, (une) facette de l'Autre « pertinente », « utile » ou « intéressante »[173]. L'Autre est source de sensation, pas de responsabilité. Les rencontres fortuites n'engagent donc qu'une partie d'un moi « plurilatéral » et n'ont pas de conséquences, d'héritage durable de droits et de devoirs mutuels au-delà de la rencontre elle-même.

Les écrits de Gilbert Simondon, trop peu utilisé en recherche interculturelle, amènent aussi à souligner que l'être culturel n'est qu'en devenant. Il *prend* forme. L'essentiel est alors d'explorer l'opération de prise de forme culturelle elle-même. Cela invite à renverser le rapport que nous faisons traditionnellement entre culture (comme cadre primaire de socialisation) et *potentiel* individuel d'existence (le résultat)[174]. Communément, la culture donne empreinte comme un moule, comme dans les travaux de Geert Hofstede en management interculturel. Dans cette conception, les actions réalisées par l'individu se substituent les unes aux autres sous l'effet du remplacement et, au final, de la négation. La culture, chez Gilbert Simondon, serait davantage à considérer comme un moule qui agit comme une limite à des transformations, à des déformations. Etudier la culture reviendrait à étudier un champ de forces et les propriétés positives qui permettent à l'individu d'être « déformé » sans forcément évacuer l'existant. Le travail de Gilbert Simondon aide à souligner combien la culture est à appréhender dans la réalité d'un *acte relationnel* : « en tant qu'il est « plus qu'un », l'individu se dérobe à une entreprise de qualification qui, en l'assignant définitivement à son identité, l'enfermerait en lui-même, et l'empêcherait d'entrer en relation avec d'autres et de développer à travers les opérations activées par cette mise en relation »[175].

Norbert Alter milite discrètement, mais depuis longtemps, pour « une sociologie de l'entre-deux […], une sociologie du mouvement ni linéaire, ni synchronique : tous les éléments de l'ensemble ne se transforment pas selon un rythme unique et unifiant, et certains éléments ne changent pas. La succession de changements n'a rien à voir avec une succession de ruptures radicales. Cette situation crée des conflits de temporalités entre les différents éléments du mouvement[176] ». Certes, mais comment penser des lieux, des points, des liens, des écarts, de l'hybride… sans céder à l'imaginaire de l'essence et de la racine unique, ou autre danger, à l'esprit créateur, au *cogito* tout-puissant qui parviendrait à « manipuler » des éléments de sa culture ? En suivant les voies de « la *créolisation* [qui] n'est pas une fusion, elle

[172] : Chantal Jaquet, *Les transclasses ou la non-reproduction*, PUF, 2014, p. 102.
[173] : Zygmunt Bauman, *La vie en miettes*, Pluriel, 2003, p. 103.
[174] : « C'est tout le sens de la critique que Gilbert Simondon adresse à la dialectique, qui ne sait voir que des moments là où il s'agit de discerner des phases et fait du négatif le moteur logique de l'être, incapable de percevoir la richesse de la tension préindividuelle entre des potentiels physiques incompatibles sans être opposés » (Michel Combes, *Simondon. Une philosophie du transindividuel*, Editions Dittmar, 2013, p. 43).
[175] : Michel Combes, *Simondon. Individu et collectivité. Pour une philosophie du transindividuel*, PUF, 1999.
[176] : Norbert Alter, *La Force de la différence. Itinéraires de patrons atypiques*, PUF, 2012.

requiert que chaque composante persiste, même alors qu'elle change déjà », écrivait Édouard Glissant[177].

Le livre de Norbert Alter, véritable *intermezzo*, nous encourage à affermir une perspective généalogique et morphologique de la culture qui permet d'ouvrir sur un sixième sens du sens[178], le rhizome qui fait surgir la créolisation. Il n'y a pas de substances mais des processus d'individuation, pas de sujets mais des mouvements de subjectivation et la « culture » doit alors s'entendre davantage comme un *processus* qu'un concept (invoquant des valeurs portées par un Moi, un Je ou un Nous). De la pensée de Gilles Deleuze et Félix Guattari, nous retenons notamment que l'événement est *en deçà* du sens. Que le lieu de déploiement du sens est l'action. Comme dans le livre de Norbert Alter. Il nous semble que nous pouvons renouveler une certaine approche interculturelle par une réflexion en termes *d'individuation*, de *potentiel*, d'*information* ou de *transductivité*[179]. Penser les cultures et la diversité du monde revient ici à saisir le nom de passages, « d'un quelque chose à quelque chose, d'un autre à un autre – qui va du configuré au configuré, jamais de l'informe à la forme »[180]. La notion de culture est à appréhender comme un processus sans début ni fin, apparemment identique et pourtant changeant. Dans cette perspective, pointe Tristan Garcia, « ce que j'appelle l'arbre n'est qu'un nœud d'être, le nouage de lignes de devenir, de lignes d'intensité de la terre qui sèche et s'humidifie, du bois qui pousse, de la sève qui monte, des échanges énergétiques entre l'organisme vivant et son environnement »[181]. L'arbre « s'arbre » en quelque sorte. Les éléments culturels supposés stables ne sont que des illusions de la perception limitée que nous en avons. Si rien n'existe en soi, l'étude des cultures doit nous renseigner sur des « procès de subjectivation » bien plus que sur des subjectivités individuelles. Il doit nous donner à voir des variations historiques dont on peut, par généalogie, cerner les différentes phases[182]. La culture s'apparente ici à une construction humaine due à la grammaire que nous utilisons, à la cognition, à un effet de stabilisation produit par la pensée et qui invite à tracer des « lignes généalogiques plutôt que des frontières »[183]. Le potentiel devient création de nouvelles potentialités[184].

Le management interculturel doit participer, en cela, de l'étude mystérieuse d'un *« pas tout à fait »* comme l'illustre si finement le parcours chaotique de Pierre. « Ce sont les moments

177 : Édouard Glissant, *Traité du tout-monde*, Gallimard, 1997.

178 : Le sens comme sensorialité et comme herméneutique du corps, comme orientation et comme valeur, comme catastrophe et comme événement, comme acte de justification et comme revendication culturelle, comme acte de narration et comme mise en récit.

179 : Le concept de « transductivité », ambivalence du passage d'un état à un autre à la réalité individuelle, est largement mobilisé par Gilbert Simondon dont un des grands mérites est d'avoir saisi des configurations pensantes sans les relier, ni à la subjectivité constituante, ni à la froide objectivité causale et structurale. C'est à une approche qui privilégie les situations et leurs acteurs plutôt que les acteurs et leurs situations à laquelle invite Gilbert Simondon. Cette topologie admet des forces ayant des actions réciproques sans qu'elles ne communiquent nécessairement entre elles.

180 : Cornelius Castoriadis et Paul Ricoeur, *Dialogue sur l'histoire et l'imaginaire social*, EHESS, 2016, p. 46.

181 : Tristan Garcia*, La vie intense. Une obsession moderne*, Editions Autrement, 2016, p. 79.

182 : « L'intensité n'est pas une tension entre deux identités, comme si existaient d'abord des entités fixes, et que s'y ajoutaient mécaniquement leur relation » (Tristan Garcia, *La vie intense. Une obsession moderne*, Editions Autrement, 2016, p. 82). La perspective deleuzienne est de pointer une différence de différence, c'est à dire que « par « intensité », il ne faut pas entendre la différence entre deux entités identifiables, mais la différence entre deux termes, qui ne sont eux-mêmes qu'un effet d'une différence entre deux termes, qui ne sont eux-mêmes…, et ainsi de suite » (*Idem*, p. 83).

183 : Tristan Garcia, *La vie intense. Une obsession moderne*, Editions Autrement, 2016, p. 85.

184 : Cornelius Castoriadis et Paul Ricoeur, *Dialogue sur l'histoire et l'imaginaire social*, EHESS, 2016, p. 56.

d'inflexion d'un parcours qui sont analysés dynamiquement et dramatiquement, en tant qu'ils conduisent à un résultat que nul ne pouvait *absolument* prévoir » écrit Cyril Lemieux[185].

Dans leur ouvrage *Mille plateaux*, Gilles Deleuze et Félix Guattari soulignent, en 1980, une « micro-physique du migrant (qui) a pris la place de la macro-géométrie du sédentaire »[186.] Ils précisent : « nous connaissons jusqu'à maintenant trois grands types d'organisation des hommes : lignagère, territoriale et numérique ». Cette organisation numérique des échanges questionne la trajectoire et les actions quotidiennes de cette jeune femme espagnole, catalane d'origine, qui peut travailler pour une entité britannique d'un groupe d'origine allemande côté à la bourse de New-York. Et qui peut pratiquer, en « slasheuses », plusieurs activités professionnelles rémunérées. La réalité des échanges y est comme virtualisée pour des individus « désencastrés » de leurs contextes locaux et devenus « voisins déspatialisés »[187]. On peut être *ami* avec quelqu'un que l'on n'a jamais rencontré physiquement et lui parler plusieurs fois par jour, partager avec lui un rapport singulier à l'intime. De plus en plus, les outils portables peuvent détecter, à quelques mètres près, l'endroit où vous vous trouvez sur un continent, dans un quartier ou dans une pièce. Tim Cresswell[188] relève l'existence « d'élites cinétiques » qui profitent de technologies de mise en correspondance. Les actes et sentiments d'appartenance de ces personnes mobiles résonnent toujours dans des champs sociaux autres que ceux que l'on a sous les yeux et ces individus semblent expérimenter leurs identités culturelles moins comme un fait de nature que comme un *problème* à résoudre quotidiennement, une *architecture* à construire pour exister. La valeur même d'un acte pour ces personnes mobiles n'a de prix qu'à l'aune de ce que cet acte produit dans un réseau de relations et d'autres actes en devenir, bien au-delà du seul champ national. Toujours en lien avec plusieurs autres groupes culturels, les actes quotidiens ont un centre mais pas de limites ; ils sont *transductifs* tant que leur causalité sociale et culturelle est comme « externalisée ».

La tradition du management interculturel privilégie encore, on l'a dit, le lieu physique de l'atelier ou le bureau, la sédentarité, la conscience réflexive de l'individu comme fondement de l'organisation sociale et la culture comme cadre fort de conditionnement ou de détermination de cet individu réflexif. Mais pour des auteurs comme Gilbert Simondon, Gilles Deleuze, Félix Guattari ou Edouard Glissant, et comme Norbert Alter dans ce livre, les subjectivités sociales sont toujours au-dessus ou en dessous du niveau de l'individu, composant et décomposant des collectivités de toutes sortes.
Un des mérites de cette improbable histoire de ce garçon venu de « nulle part » est d'avoir fait voir des configurations pensantes sans les relier avec la subjectivité constituante (identité individuelle) ni la froide objectivité causale et structurale (culture collective). C'est une

185 : Cyril Lemieux, « Pluralisme des régimes d'action à la question de l'inconscient : déplacements », Marc Breviglieri, Claudette Lafaye et Danny Trom, *Compétences critiques et sens de la justice*, Economica, 2009, p. 75. « « Sociologie du conatus » est le nom que j'ai suggéré de donner à ce type d'approche par opposition aux sociologies de l'habitus (qui insistent-elles sur l'inertie des structures de la personnalité). Par sociologie du conatus (c'est-à-dire, littéralement, de « l'effort » ou de la « tendance » actuels du sujet), j'entends une sociologie « des inflexions et des pertinences motivationnelles consécutives qui inclinent les individus, au fil de leur traversée de situations à l'atmosphère grammaticale variable voire opposée, vers des attentes et des élans différents, et peuvent les mettre finalement en contradiction avec eux-mêmes, au point de les pousser, dans certaines situations, à enfreindre certaines règles dont le respect est attendu par leurs partenaires » (Cyril Lemieux, *Mauvaise presse*, Métaillié, 2000, p. 14).

186 : Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Rhizome », *Mille Plateaux,* Les Éditions de Minuit, 1980, p. 278.

187 : Antony Giddens, *The Consequences of Modernity*, Stanford University Press, 1990.

188 : Tim Cresswell, *On the move : Mobility in the Modern Western World*, Routledge, 2006.

approche qui privilégie les situations et leurs acteurs plutôt que les acteurs et leurs situations. Comme dans le livre de Norbert Alter, *Sans place ni classe*, la perspective est celle d'une topologie qui admet des forces qui ont des actions réciproques sans qu'elles ne communiquent nécessairement entre elles[189].

On ne peut continuer de théoriser le management interculturel comme on le faisait avec une situation de travail dans laquelle les acteurs qui se font face, en contexte multiculturel, ont des attentes réciproques, différentes, des attentes clairement identifiées qui forment le contenu pour toujours des rôles tenus par chacun, rôles rattachés eux-mêmes aux valeurs que les acteurs ont pu intérioriser. Le système est en quelque sorte bouclé et l'explication pauvre. Nulle imprévisibilité, nul état *catastrophique*. Paraphrasant Gilles Deleuze, on appellera « culture » à la lumière du rhizome et de la créolisation, le maximum d'affinité entre un signe et son sens, entre un phénomène empirique et sa condition interprétée. Nous invitons à concevoir la culture comme quelque chose *dans* ce qui arrive[190]. La cicatrice existait avant que l'individu ne connaisse de *blessure*. L'individu est lieu de l'incarnation de l'événement et l'errance de Pierre (alias Norbert Alter) font écho à ce principe rhizomatique ou créolisé (comme peau en voie de cicatrisation) « qui peut être rompu, brisé en un endroit quelconque » et qui « reprend suivant telle ou telle de ses lignes et suivant d'autres lignes » comme dans les travaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari ou, plus tard, d'Edouard Glissant qui s'en réclame. La vie témoigne alors de ce beau texte de Julia Kristeva : « ne pas parler sa langue maternelle. Habiter des sonorités, des logiques coupées de la mémoire nocturne du corps, du sommeil aigre-doux de l'enfance. Porter en soi comme un caveau secret, ou comme un enfant handicapé – chéri et inutile -, ce langage d'autrefois qui se fane sans jamais vous quitter »[191].

« J'ai tout essayé pour me soustraire, mais personne n'y est arrivé, on est tous des additionnés » écrivait Romain Gary, homme de multiples identités sociales assumées[192].

Dans la France des années soixante, décrite par le livre Norbert Alter, on *additionne*. Dans celle des années deux mille, on continue d'additionner et on *multiplie* aussi[193].

Le livre de Norbert Alter nous plonge dans un « social » et une France des années soixante et soixante-dix. Le récit précède le moment où Pierre va habiter une classe supérieure, trouver une « place » et cesser d'être dans le mouvement de la flèche de Zénon.

---

189 : Avec elle, c'est bien à une nouvelle définition de la culture en management interculturel que nous souhaitons contribuer. La culture chez Geert Hofstede, c'est ce qui se terre en deçà de l'expression, forme nos représentations (individuelles/collectives) et subsiste comme monde exprimé, hors du sujet qui l'exprime. Une essence pure qui existe indépendamment de son effectuation spatio-temporelle. Une des erreurs culturalistes est de postuler que l'esprit préexiste à ses contenus et n'a pas besoin de l'expérience du sensible pour se constituer. Mais une culture peut-elle avoir autant de sens qu'il y a d'individus qui s'emparent d'elle ? Nous voulons plutôt lire ici la culture comme ce qui résiste à l'interprétation individuelle des *signes*.

190 : Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Les Editions de Minuit, 1969.

191 : Julia Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*, Gallimard, 1988, p. 27.

192 : Romain Gary, *Pseudo*, Mercure de France, 1976, p. 9.

193 : Bob Jessop, « Globalization and its (il)logic(s) », in Kris Olds, *Globalization and the Asia-Pacific*, Routledge, 1999. Et c'est la raison pour laquelle nous débouchons, dans nos travaux, sur une démarche d'analyse « kaléidoscopique » du fait culturel et du fait identitaire : processus multiscalaires (une série d'échelles d'observation entre local, régional, national, international, supranational…), topologiques (une série de lieux), multitemporels, multiformes, multiréférentiels (discours et scènes où on les exprime), multicausaux. Les calques se superposent pour prendre la mesure d'un *archipel* (Philippe Pierre et Michel Sauquet, *L'Archipel humain. Vivre la rencontre interculturelle*, ECLM, 2022).

Par *multiplication*, nous pointons, les effets des mondialisations en cours qui « conduisent à une imbrication croissante des positions de centralité et des situations périphériques, brouillant les notions du dedans et du dehors, du dominant et du dépendant. (…) Penser l'espace relationnel et les territorialités mobiles demeure aujourd'hui inachevé »[194]. Ainsi, nos temps contemporains consacrent à la fois le capitalisme comme moteur et la perte de toute référence centrale aux grands récits unitaires et fondateurs (comme le communisme) et font que l'on ne peut difficilement envisager, selon nous, la notion de culture autrement que *relationnelle*.

Le travail de Renaud Sainsaulieu, dans ses derniers textes particulièrement[195], soulignait cet engagement de soi dans le champ du travail qui se diversifie en compétences communicationnelles tandis que se délitent les ancrages existentiels durables (emploi à vie, garanties statutaires, stabilité des cercles familiaux et amicaux…). Et la sociologie a dû comprendre, dans les années deux mille, des formes de socialisation à la fois plus individualisées et plus plurielles[196], un « retour de l'acteur » pour reprendre les mots d'Alain Touraine. Aussi, nous avons hâte de lire la suite de l'histoire de Pierre, celle dans laquelle il devient professeur d'Université et homme mur. Celle dans laquelle il va devoir emprunter d'autres « registres » que ceux de son enfance ou de son adolescence. Celle dans laquelle il verra comment ses hypothèses continuent d'être mises à l'épreuve des métamorphoses d'un monde, globalisé, injuste où les incertitudes sont aussi devenues habitudes pour beaucoup. Comme dans la vie du jeune Pierre. Nous sommes impatients de faire ce voyage du passé sous la forme du présent avec l'auteur et savoir comment, sous quelles influences, le récit de l'inquiétude identitaire aura débouché, pour lui, sur une sociologie de l'innovation, de la mutualité et du don que nous admirons chez Norbert Alter[197].

Comment s'est affermie la conviction que le sociologue peut intervenir pour aider à produire des régulations sociales légitimes et que la société peut retrouver grâce aux institutions des formes d'harmonie sociale ?

Comment le héros, qui n'est pas fatigué (Norbert Alter), a voulu choisir un métier qui comporte une bonne part théâtrale, moins certes que celle de comédienne ou comédien, policier ou policière des rues, gigolo ou prostituée, steward ou hôtesse de l'air[198]… mais conduit à sortir du camouflage, lors des prises de parole en amphithéâtre notamment.

---

194 : Nadine Cattan, « Des sociétés et des territoires mobiles », *Territoires 2040*, DATAR – La documentation française, 2010, p. 74.

195 : Renaud Sainsaulieu, *Des sociétés en mouvement. La ressource des institutions intermédiaires*, Desclée de Brouwer, 2001.

196 : Bernard Lahire, *L'homme pluriel*, Nathan, 1998. En forçant le trait, nous pourrions dire que le livre de Norbert Alter donne quarante d'avance à son lecteur en ce qu'il offre une illustration de l'intérieur, avec la vie de Pierre dans la France des années soixante, d'un changement massif de société qui se produira plus tard pour ses contemporains, c'est-à-dire, pour reprendre les mots de Claude Dubar (*La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, PUF, 2e édition, 2007), le passage, notamment, pour les classes pauvres, « du communautaire / traditionnel / religieux-magique » au « sociétaire / économique / rationnel ». Celui d'une identité qui « change de sens » et passe d'un mixte « Nous / je » à un mixte « Je / nous ». Un passage de formes communautaires (communistes, ouvrières, chrétiennes, bénévoles…avec un usage du « on » ou du « nous » ; une appartenance à des ensembles uniques et stables ; une transmission verticale de traits culturels en fixant des lendemains meilleurs et des combats à mener) à des formes sociétaires d'identification (usage du « je » ; horizontalité ; remise en cause des grands récits de référence et des mythes progressistes ; appartenances momentanées à des collectifs humains diversifiés – des tribus - qui font que chacun doit trouver le sens de son existence et de son agir pour pouvoir vivre avec les autres).

197 : Norbert Alter, *L'innovation ordinaire*, PUF, 2000 ; Norbert Alter, *Donner et prendre. La coopération en entreprise*, La Découverte, 2009.

198 : David Berliner, *Devenir autre. Hétérogénéité et plasticité du moi*, La Découverte, 2022, p. 160.

Comment des répulsions subsistent, comme celle de la honte enfouie qui se mêle à une fierté certainement de ne pas « avoir sombrer avec les siens, enlacé avec eux, impuissant, vers un nulle part toujours plus sombre »[199]...

Dans *La misère du monde*, Pierre Bourdieu fait état d'une misère de *position* qui s'ajoute à la misère de *condition* et consacre l'infériorité relative de ceux qui sont inférieurs parmi les supérieurs. Deux fois, par son parcours, à l'école petit et plus tard, par sa réussite à l'Université comme enseignant, Pierre a su échapper à cette misère de position et peut-être ainsi ne pas ressentir une permanence sourde de la souffrance à l'âge mur. Comment Pierre a-t-il continuer de traverser un monde qui ne va plus *« de soi »* et qui produit un monde de *« sois »* qui ne vont plus[200] ?

Nous sommes donc impatients de retrouver Pierre. « Créolisé », dirait l'auteur de *Philosophie de la relation*[201].

De comprendre avec lui comment, pour les femmes et les hommes de nos sociétés contemporaines (dites de modernité tardive), habitués à faire les choses dans l'expression d'une autre volonté (celle des catégories de l'économique, de la classe dominante, du « culte de la performance », du « mouvementisme »), s'éclaire de plus en plus une problématique « des modalités de déclenchement des schèmes d'action incorporés (produits au cours de l'ensemble des expériences passées) par les éléments ou par la configuration de la situation présente, c'est à dire la question des manières dont une partie - et une partie seulement - des expériences passées incorporées est mobilisée, convoquée, réveillée par la situation présente »[202] et remontent en surface.

Face à ces périls, nous pensons, comme Renaud Sainsaulieu, que plus le sujet « interculturel » pourra mobiliser de pouvoir dans l'interaction sociale, dans l'expérience de la mobilité, plus il vivra les relations de groupe sur le mode du débat et de l'échange cognitif.

Et comme Norbert Alter, qui a prouvé dans son dernier ouvrage qu'un sujet dénué de pouvoir ne privilégiera pas toujours les bases affectives de l'échange, cherchant à prendre nécessairement la parole par le truchement d'une solidarité collective, nous pensons que l'universel n'est pas ce qui reste après que l'on a pu supprimer les différences ou inventer des quotas sur le registre de la sacralisation des origines.

---

199 : Norbert Alter, *Sans classe ni place*, Presses Universitaires de France, 2022, p. 41.

200 : Selon la formule attribuée à Thomas Luckmann.

201 : Nous entendons, avec Edouard Glissant, une série de mouvements, toujours en ressac, dans la société occidentale capitaliste globalisée qui est nôtre, et conséquemment dans nos institutions et le champ du travail : du commandement "légalitariste" des Pères à l'influence des Pairs avec lesquelles on se compare davantage, on se déteste ou on s'entraide ; du « ou » au « et » ; du national du citoyen au transnational de la « personne plurielle » ; du « présentiel » au « distanciel » propre, par exemple, à l'impact du numérique et du digital sur tous nos comportements ; de l'ego cartésien qui réprime l'affectivité à la démultiplication de "tribus" qui profitent du développement technologique pour se lier et s'exprimer (internet) ; du rationalisme au retour de la religiosité ; de l'homme du besoin économique (quand la quantité est devenue une nouvelle qualité) à l'homme des désirs ; de l'expatrié, figure dominante du « siège » d'une organisation à une multitude d'acteurs « hybrides » et de talents locaux à identifier ; de la linéarité à la figure de la mosaïque dans laquelle il existe plusieurs avenirs possibles, plus opaques que dans le passé…

202 : Bernard Lahire*, L'homme pluriel*, Nathan, 1998, p. 60.

Dans une nation civique, et non ethnique, la culture est l'élément par lequel l'étranger peut s'intégrer. La culture n'est jamais l'élément qui exclut l'étranger. Et Pierre le sait, garçon venu de « nulle part », qui s'est émancipé par l'école.

Comme le rappelait souvent Albert Jacquard, la fraternité a pour résultat de diminuer les inégalités tout en préservant ce qui est précieux dans *l'écart* entre tous les visages humains.

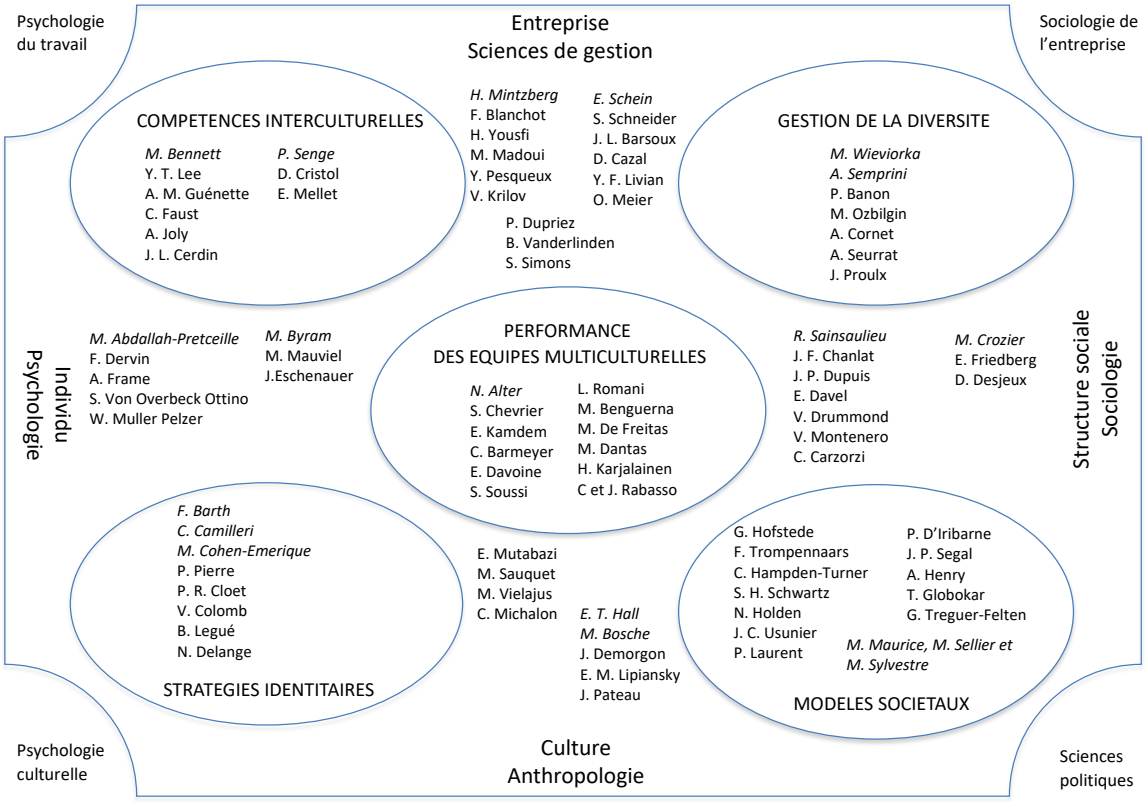
Ce que Victor Hugo a magnifiquement exprimé :

> « Encouragez le riche et protégez le pauvre, supprimez la misère, mettez un terme à l'exploitation injuste du faible par le fort, mettez un frein à la jalousie inique de celui qui est en route contre celui qui est arrivé, ajustez mathématiquement et fraternellement le salaire au travail, mêlez l'enseignement gratuit et obligatoire à la croissance de l'enfance et faites de la science la base de la virilité, développez les intelligences tout en occupant les bras, soyez à la fois un peuple puissant et une famille d'hommes heureux, démocratisez la propriété, non en l'abolissant, mais en l'universalisant, de façon que tout citoyen sans exception soit propriétaire, chose plus facile qu'on ne croit, en deux mots sachez produire la richesse et sachez la répartir ; et vous aurez tout ensemble la grandeur matérielle et la grandeur morale ; et vous serez dignes de vous appeler la France »[203].

[203] : Victor Hugo, *Les Misérables, t. IV : L'Idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis*.

Annexe

2 : Champ francophone du management interculturel (Chanlat et Pierre, 2018)



NB : En italiques, le nom d'auteurs non impliqués directement dans le domaine du management interculturel mais offrant une référence intellectuelle forte et explicite à leurs collègues